





COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE VOLTAIRE.



TOME QUATORZIEME.

THÉATRE COMPLET DE Mr. DE VOLTAIRE.

LE TOUT REVU ET CORRIGÉ PAR L'AUTEUR MEME.

TOME PREMIER,

CONTENANT

ŒDIPE, MARIAMNE, BRUTUS, LA MORT DE CÉSAR.



A LAUSANNE,

CHEZ FRANÇ. GRASSET ET COMP.

M. DCC. LXXII.

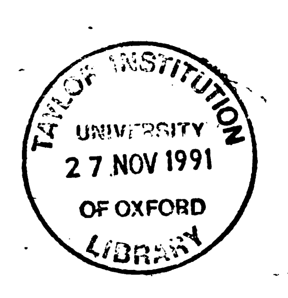

TAYLOR INSTITUTION
27 NOV 1991
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES PIÉCES

contenues dans ce volume.



AVERTISSEMENT.

NOus donnons ici toutes les piéces de théâtre de monſieur DE VOLTAIRE, avec les variantes que nous avons pû recueillir. Ce ſera la ſeule édition correcte & complette. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très informes; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejetter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au hazard. Preſque tous ſes ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. De là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la piéce de *Gengis* im-

primée par nous in-8°. ſous les yeux de l'auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-Kan* parait pour la première fois, les vers ſuivans.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important eſt tronqué & défiguré dans l'édition de *Ducheſne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems,
Echapés aux fureurs des flammes, du pillage,
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage, &c.

On voit aſſez que ce qu'on a retranché était abſolument néceſſaire & très à ſa place. Le vers qu'on a ſubſtitué, *Echapés aux fureurs des flammes, du pillage*, eſt un vers indigne de quiconque eſt inſtruit des règles de ſon art, & connait un peu l'harmonie. *Echa-*

pés des fureurs des flammes eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la piéce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il falait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette piéce en Italie; il y en a trois traductions. Les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de *Mahomet;* on ſuſcita contre elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations: ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoit XIV* protégea la piéce; elle lui fut dédiée; des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie, & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres ayent été plus maltraités qu'en France, on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de *Tancrède* eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encor plus barbare. Dans les éditions de France il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'*Adélaïde du Gueſclin.* Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène 7e. du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens:

Gardez d'être réduit au hazard dangereux
Que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition:

Tous les chefs de l'état, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au hazard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſoléciſmes, & n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au*

hazard que les chefs de l'état ne trahiſſent leurs vœux ; de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au hazard qu'un autre ne trahiſſe ſes vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils ſont bons ou mauvais, & que la rapidité de la déclamation fait diſparaître les défauts du ſtile ; mais les connaiſſeurs remarquent ces fautes : ils ſont bleſſés des barbariſmes innombrables qui défigurent preſque toutes nos tragédies. C'eſt un devoir indiſpenſable de parler purement ſa langue.

Nous avons ſouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, & que c'eſt là que les règles du langage doivent être obſervées avec le plus de ſcrupule, parce que les étrangers y viennent aprendre le français. Il diſait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le ſuccès de pluſieurs piéces, qui à la faveur de quelques beautés ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ſtile barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croyent que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; & les amateurs des lettres accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le tems de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont correcſts ou non.

Les nôtres du moins le feront; & nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui ofenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Nous avons donné mot à mot cet avertissement tel qu'il est dans l'édition in-quarto, mais nous devons ajouter avec confiance & d'après la vérité, que nous devons à la pure générosité de monsieur DE VOLTAIRE *un grand nombre de corrections & d'améliorations qu'il a bien voulu prendre la peine de faire lui-même pour celle que nous présentons au public, & qu'il a eu la bonté de nous envoyer. Il sera très-aisé, à tout lecteur intelligent, de s'en appercevoir.*

AVERTISSEMENT

SUR

ŒDIPE.

Ayant entendu dire qu'on fait à Lausanne *une nouvelle édition de mes œuvres dramatiques, je prie l'éditeur de se conformer à celle que je lui envoye. Il faut rejeter une ancienne préface d'Oedipe qui est presque par tout falsifiée, & sur laquelle les autres éditeurs ne m'ont point consulté.*

L'auteur composa cette piéce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en mil sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. * *Ce fut le sieur* du Frêne, *célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe; *mademoiselle* Desmares, *très grande actrice, joua celui de* Jocaste, *& quitta le théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle édition le rôle de* Philoctète, *tel qu'il fut joué à la première représentation.*

* A l'égard de ces quarante cinq représentations, il ne faut avoir aucun égard à ces vogues passagères. J'ai vu des pieces qui valaient cent fois mieux qu'Oedipe n'avoir que six ou sept représentations, & aujourd'hui toute tragédie est jouée bien moins longtems qu'autrefois.

A Ferney 1er. Mai 1771.

VOLTAIRE.

LETTRE
DE
Mr. DE VOLTAIRE
AU
PERE PORÉE,
JÉSUITE.

Je vous envoye, mon cher père (*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Oedipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pû, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que tout jeune que j'étais quand je fis *Oedipe*, je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai monsieur *Dacier*, qui était du pays. Il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes à la manière des

(*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après sa mort.

Grecs. C'était me conseiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon.* J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs, qui paraissent trois ou quatre fois dans la piéce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'amoureuse.* On trouva la scène de la double confidence entre *Oedipe* & *Jocaste*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems-là petits maîtres & grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma piéce pour leur plaire, en affadissant par des sentimens de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* & *Oedipe*; on se moqua de *Sophocle* & de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Oedipe.* Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falait jouer la piéce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatriéme acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oser traiter un sujet où *Pierre Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Oedipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'osais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de douze ans, quand tout le

monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems pour que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Oedipes* de monſieur *de la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monſieur *de la Motte* a bien de l'eſprit ; il eſt un peu comme cet athlète Grec, qui, quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez apris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne ; & il a lui-même aprouvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre ; voilà comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des avocats, & plus emportés que des janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez apris, mon cher père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

Les muſes filles du ciel,
Sont des ſœurs ſans jalouſie ;
Elles vivent d'ambroiſie,
Et non d'abſinthe & de fiel ;
Et quand Jupiter apelle
Leur aſſemblée immortelle

Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend père; je suis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours.

à Paris, ce 7e. Janvier 1729.



PRÉFACE.

L'*Oedipe*, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la premiére fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, & on la revoit encor avec quelque plaiſir malgré ſes défauts, ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'ètre très-bien repréſentée, & en partie à la pompe & au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard* jéſuite, & monſieur *de la Motte* de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous-deux le même ſujet, & tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'apartient pas de parler de leurs piéces; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes (*b*).

Je ſuis encor plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occaſion de cette tragédie; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent

(*b*) Monſieur *de la Motte* donna deux *Oedipes* en 1726, l'un en rimes, & l'autre en proſe non rimée. L'*Oedipe* en rimes fut joué quatre fois; l'autre n'a jamais été joué.

pas une ſcène de génie, & qu'il y a bien plus à aprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, ſont tous aiſés & ſimples, tous puiſés dans la nature & dans la raiſon. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus auſſi bien que les *Corneilles* & les *Racines*; la différence n'a été & ne ſera jamais que dans l'aplication. Les auteurs d'*Armide* & d'*Iſſé*, & les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. Le *Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ferait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque monſieur *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pouraient avoir dans un

homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

Monſieur *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-tems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs piéces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear*. Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à monſieur *de la Motte*, ſinon que meſſieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du théâtre, c'en ſerait aſſez

pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais monsieur *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raisons plus que par des autorités.

Qu'est-ce qu'une piéce de théâtre ? La représentation d'une action. Pourquoi d'une seule, & non de deux ou trois ? C'est que l'esprit humain ne peut embrasser plusieurs objets à la fois ; c'est que l'intérêt, qui se partage, s'anéantit bientôt ; c'est que nous sommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens ; c'est qu'enfin la nature seule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raison, l'unité de lieu est essentielle ; car une seule action ne peut se passer en plusieurs lieux à la fois. Si les personages que je vois sont à Athênes au premier acte, comment peuvent-ils se trouver en Perse au second ? monsieur *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes sur la même toile ? *Je ne serais pas étonné*, dit adroitement monsieur de la Motte, *qu'une nation sensée, mais moins amie des règles, s'accommodât de voir Coriolan condamné à Rome au premier acte, reçu chez les Volsques au troisiéme, & assiégeant Rome au quatriéme, &c.* Premiérement, je ne conçois point qu'un peuple sensé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes

puisées dans le bon-sens, & toutes faites pour son plaisir. Secondement, qui ne sent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne serait jamais qu'une piéce de *Jodelle* ou de *Hardy* versifiée par un moderne habile ?

L'unité de tems est jointe naturellement aux deux premiéres. En voici, je crois, une preuve bien sensible. J'assiste à une tragédie, c'est-à-dire, à la représentation d'une action. Le sujet est l'accomplissement de cette action unique. On conspire contre *Auguste* dans Rome ; je veux savoir ce qui va arriver d'*Auguste* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui se sera passé dans ces quinze jours ; car je suis là pour être informé de ce qui se passe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelques petites qu'elles puissent être. Ce n'est plus uniquement cet accomplissement de la conspiration, auquel il falait marcher rapidement ; c'est une longue histoire qui ne sera plus intéressante, parce qu'elle ne sera plus vive, parce que tout se sera écarté du moment de la décision, qui est le seul que j'attens. Je ne suis point venu à la comédie pour entendre l'histoire d'un héros,

mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*, *Oedipe*, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de monſieur *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres piéces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage ; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années ; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des piéces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquiéme.

Ces loix obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais auſſi amènent de vraies

beautés ; de même que les règles de la belle architecture exactement suivies composent nécessairement un bâtiment qui plait à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il est bien difficile qu'une piéce ne soit pas simple. Aussi voilà le mérite de toutes les piéces de monsieur *Racine*, & celui que demandait *Aristote*. Monsieur *de la Motte*, en défendant une tragédie de sa composition, préfère à cette noble simplicité la multitude des événemens ; il croit son sentiment autorisé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'estime où est encor le *Cid*. Il est vrai que le *Cid* est plus touchant que *Bérénice* ; mais *Bérénice* n'est condamnable que parce que c'est une élégie plutôt qu'une tragédie simple ; & le *Cid*, dont l'action est véritablement tragique, ne doit point son succès à la multiplicité des événemens ; mais il plait malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'infante, & non pas à cause de l'infante.

Monsieur *de la Motte* croit, qu'on peut se mettre au-dessus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il apelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre chose que celle de l'action. *Si plusieurs personnages*, dit-il, *sont diversement intéressés dans le même événement*, *& s'ils sont*

tous dignes que j'entre dans leurs passions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de disputer contre monsieur *de la Motte* sur cette petite question, j'ai relu le discours du grand *Corneille* sur les trois unités ; il vaut mieux consulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur lise cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vite entre monsieur *de la Motte* & moi ; & quand je ne serais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raison plus convaincante ? C'est l'expérience. Qu'on lise nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se raportent tous à celui du personage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se raportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, & ce qu'on apelle *action* au théâtre, l'est aussi. Tenons nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

Monsieur *de la Motte* les apelle *des principes*

de fantaisie, & prétend, qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville, & danser autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des prestiges, des monstres, des palais formés, & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on est là dans le pays des fées; & pourvû qu'il y ait du spectacle, de belles danses, une belle musique, quelques scènes intéressantes, on est content. Il serait aussi ridicule d'exiger dans *Alceste* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danses & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune*.

Cependant quoique les opéra soient dispensés de ces trois règles, les meilleurs sont encor ceux

où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc monſieur *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous aprouvons dans un autre ? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à monſieur *de la Motte.* J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra ; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée ; que ce n'eſt ni d'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir ; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſû amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus elle me charme ; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de monſieur *Deſpréaux*, qui dit :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encor, poura-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille* ; j'ai plus encor, j'ai ſon

exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

Monſieur *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poéſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni monſieur *Deſpréaux*, ni monſieur *Racine*, ni monſieur *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni monſieur *de Lully* contre la muſique, ni monſieur *Newton* contre les mathématiques. On a vû des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le ſûr moyen d'être au-deſſous: mais on n'en avait point encore vû qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poéſie, faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poéſie

ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes aprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des foux, & celui-là comme le seul à qui la raison est revenue? Il est donc nécessaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'ose dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

Monsieur *de la Motte* avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encor. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanson en rimes américaines traduite en français; on trouve dans un des *Spectateurs* de monsieur *Addisson* une traduction d'une ode lapone rimée, qui est pleine de sentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*, nés sous un ciel plus heureux, & favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur

brièveté,

briéveté, exprimer les ſentimens lents, ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pû ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poéſie, contre laquelle monſieur *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable: car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encor aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble, que la poéſie dût manquer commu-

nément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie: mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paroiſſent ſi incompatibles, depuis que meſſieurs *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification; parce que ſi l'auteur de l'*Enéide* était né à Paris, il aurait rimé comme eux; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins. Quand donc monſieur *de la Motte* apelle la verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Enéide* après onze années n'était pas encor dans ſa perfection.

Monſieur *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de

ſa grace ni de ſa force. Pour le prouver il tourne en proſe la premiére ſcène de *Mithridate*, & perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi naturels, auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrème difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs. Réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies. Cela eſt vrai; mais ces piéces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir, ſi nos vers doivent être rimés ou non. Meſſieurs *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que ſi nous voulons ouvrir une autre carriére, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le deſir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent ſe paſſer de rime, parce que leur langue a des inverſions, & leur poéſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poéſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin

essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers:

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale:
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place:

Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne funeste;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en italien & en anglais fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encor l'harmonie sans besoin de rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse?

Monsieur *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un char-

latan, qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue, que les mauvais vers ſont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime, & la rime ſeule ne fait ni le mérite du poete, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles & des ſpondées qui plaiſent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à tout le monde, eſt un homme très-ſage & preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers. Auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être, que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourais prendre encor la liberté de diſputer avec monſieur *de la Motte* ſur quelques autres points; mais ce ſerait, peut-être, marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, & faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter

des réflexions judicieuſes & fines qu'il a répandues dans ſon livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, (ſi monſieur *de la Faye* veut bien me le permettre) à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de monſieur *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle monſieur *de la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe,
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vû de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. Monſieur *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant,

examine, ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. Or où trouvera-t-on, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la proſe cette première hauteur des penſées, &c.*

Je crois que monſieur *de la Motte* ſe trompe comme phyſicien, puiſqu'il eſt certain, que ſans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne ſe trompe-t-il pas encor plus comme poëte? comment n'a-t-il pas ſenti, que comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule, renfermée, produit un jet-d'eau qui plait à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante? Monſieur *de la Faye* a pris ſans doute un meilleur parti que moi. Il s'eſt conduit comme ce philoſophe, qui pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Monſieur *de la Motte* nie l'harmonie des vers: monſieur *de la Faye* lui envoye des vers harmonieux; cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

ACTEURS.

OEDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, reine de Thèbes.
PHILOCTETE, prince d'Eubée.
Le grand prêtre.
ARASPE, confident d'Oedipe.
EGINE, confidente de Jocaste.
DIMAS, ami de Philoctète.
PHORBAS, vieillard Thébain.
ICARE, vieillard de Corinthe.
Chœur de Thébains.

La scène est à Thèbes.

OEDIPE,

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS;

Précédée d'une lettre au P. PORÉE, & d'une préface dans laquelle on combat les ſentiments de monſieur DE LA MOTTE ſur la poëſie.

Repréſentée pour la première fois le … Novembre 1718.



ŒDIPE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHiloctète, est-ce vous? quel triste coup du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux afronter la colère?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire;
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis longtems aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée:
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce féjour convient aux malheureux.
Va, laiffe-moi le foin de mes deftins affreux,
Et di-moi fi des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a refpecté la reine?

DIMAS.

Oui, feigneur, elle vit; mais la contagion
Jufqu'au pied de fon trône aporte fon poifon.
Chaque inftant lui dérobe un ferviteur fidelle,
Et la mort par degrés femble s'aprocher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer fon bras apefanti fur nous.
Tant de fang, tant de morts ont dû le fatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux fi févère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi,..

PHILOCTETE.

Qu'entens-je? quoi Laïus..

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frapé mon oreille!
Quel efpoir féduifant dans mon cœur fe réveille?
Quoi, Jocafte! les dieux me feraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel fort a terminé fa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le ciel guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos états,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine;
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frapés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du couroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée,
Propoſait une énigme avec art concertée;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.

PHILOCTETE.

Il falut fuir pour vaincre; oui, je te le confesse;
Je lutai quelque tems, je sentis ma faiblesse:
Il falut m'arracher de ce funeste lieu,
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide;
A ses divins travaux j'osai m'associer;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'est alors en effet que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand-homme est un bienfait des dieux;
Je lisais mon devoir & mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui je fis l'aprentissage;
Sans endurcir mon cœur, j'afermis mon courage:
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi:
Qu'eussai-je été sans lui? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire, & je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte & sans courroux,
Vous reverrez Jocaste, & son nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment? que dites-vous? un nouvel hyménée?

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Oedipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRETRE, LE CHOEUR.

(*La porte du temple s'ouvre, & le grand-prêtre paraît au milieu du peuple.*)

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

ESprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſouflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frapez, dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes:
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, vien nous ſauver, vien terminer nos jours!

LE GRAND-PRETRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables;
Fléchiſſons ſous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler;
Les tems ſont arrivés; cette grande journée
Va du peuple & du roi changer la deſtinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, EGINE, DIMAS, ARASPE, le chœur.

OEDIPE.

Peuples, qui dans ce temple aportant vos douleurs,
Préſentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je ſur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous ſuit étoufer les ſemences?
Mais un roi n'eſt qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

(*au grand-prêtre.*)

Vous, miniſtre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſourds?

LE GRAND-PRETRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vuë
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſcenduë;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible, & reſpirant la haine & le courroux.
Une effrayante voix s'eſt fait alors entendre:
„ Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
„ Le meurtrier du roi reſpire en ces états,
„ Et de ſon ſoufle impur infecte vos climats.
„ Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
„ Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſuplice.

OEDIPE.

Thébains, je l'avoûrai, vous ſoufrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des rois;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix:
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des dieux eux-mêmes;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre roi s'élève contre vous.
Apaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable apliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on point de témoins?

Et n'a-t-on jamais pû, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.

(à Jocaſte.)

Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rapellé le ſujet de vos pleurs;
Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être formée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévû m'enleva mon époux;
Lorſque de ſes états parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil & l'apui.
Laïus qui connaiſſait ſon zèle & ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince à ſes yeux maſſacré
Raporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il ſe trainait à peine.
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa reine.
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups:
„ Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
„ Ils m'ont laiſſé mourant, & le pouvoir céleſte
„ De mes jours malheureux a ranimé le reſte.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité:

Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite;
Peut-être accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le ſphinx bientôt après déſola cette rive:
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice & ſon zèle:
Tout l'état en ſecret était ſon ennemi;
Il était trop puiſſant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, & d'un commun tranſport,
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort;
Et moi de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblais d'ordonner ſa grace, ou ſon ſuplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hyvers ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

OEDIPE.

(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe,
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.

Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.
Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRETRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son suplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces dieux une seconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et conduisant un roi, facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit fraper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

OUi, ce peuple expirant, dont je suis l'interprête,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame, & les destins dans ce triste séjour,
Pour nous sauver sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui Philoctète?

ARASPE.

Oui, madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait; & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère:
Mais, au seul nom du roi, trop promt, & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait domter,
Jusques à la menace il osait s'emporter.

Il partit; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flotante;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque aparence
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez longtems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flotèrent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés: Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités,
Les dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces lieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos vœux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang: n'exigez rien de plus.
Allez....

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas ! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser ; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux !

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage !
Le crime & la bassesse eût été son partage !
Egine, après les nœuds qu'il a falu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apren, que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait sû plaire.

EGINE.

Cet amour si constant....

JOCASTE.

Ne croi pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine,

On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous indomtables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre ;
Et la vertu ſévère en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe !
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux ;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux ;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſuplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands dieux, ce ſouvenir funeſte ;
D'un feu que j'ai domté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés ;
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même ;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême ;
Il falut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étoufai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une seconde fois tenter la destinée ?

JOCASTE.

Hélas !

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins, sans trop de résistance,
De vos états sauvés donna la récompense.

JOCASTE.

Ah grands dieux !

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus ?
Ou Philoctète absent ne vous touchait-il plus ?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thèbe alors ravagée,
A son libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du sphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse;
Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse !
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux.

Je ne reconnus point cette brûlante flâme,
Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame,
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Oedipe une amitié ſévère.
Oedipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Oedipe & de moi je voyais des enfers
Les goufres éternels à mes pieds entr'ouverts;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante:
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

ÉGINE.

J'entens du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

C'eſt lui-même: je tremble; évitons ſa préſence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, madame, & ceſſez de trembler:
Oſez me voir, oſez m'entendre & me parler;
Ne craignez point ici, que mes jalouſes larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches ſoupirs indignes de tous deux:
Je ne vous tiendrai point de ces diſcours vulgaires,
Que dicte la molleſſe aux amans ordinaires;
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous ſouvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendreſſe,
N'a point apris de vous à montrer de faibleſſe.

JOCASTE.

De pareils ſentimens n'apartenaient qu'à nous;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaſte avec vous n'a pû ſe voir unie,
Il eſt juſte avant tout que je m'en juſtifie.
Je vous aimais, ſeigneur: une ſuprême loi
Toujours malgré moi-même a diſpoſé de moi;
Et du ſphynx & des dieux la fureur trop connuë
Sans doute à votre oreille eſt déja parvenuë.

Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,
Et qu'Oedipe....

PHILOCTETE.

Je sais qu'Oedipe est votre époux;
Je sais qu'il en est digne: & malgré sa jeunesse,
L'empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, & surtout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune à me nuire constante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du sphynx devait vous conquérir,
Falait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.
Ce bras, que votre aspect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était acoûtumé.
Du monstre à vos genoux j'eusse aporté la tête.
D'un autre cependant Jocaste est la conquête;
Un autre a pû jouïr de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous. Qu'aurai-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce son courroux;
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce roi la cendre négligée;

On doit sur nos autels immoler l'assassin;
On le cherche; on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offense
Etonne mon courage, & me force au silence.
Qui moi de tels forfaits! moi des assassinats!
Et que de votre époux.... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: & c'est vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'imposture.
Votre cœur m'est connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous soupçonnent.
Fuyez-moi, c'en est fait: nous nous aimions en vain:
Les dieux vous réservaient un plus noble destin.
Vous étiez né pour eux; leur sagesse profonde
N'a pû fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni soufrir que l'amour remplissant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.
Non, d'un lien charmant le soin tendre & timide
Ne dut point occuper le successeur d'Alcide;
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devez vos soins;
De toutes vos vertus comptable à leurs besoins.
Déja de tous côtés les tyrans reparaissent;
Hercule est sous la tombe, & les monstres renaissent.
Allez, libre des feux dont vous futes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers surpris.
Seigneur, mon époux vient, soufrez que je vous laisse;
Non que mon cœur troublé redoute sa faiblesse;

Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puisque je vous aimais, & qu'il est mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

Araspe, c'est donc là le prince Philoctète!

PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,
Et que le ciel encor à sa perte animé,
A soufrir des afronts n'a point accoûtumé.
Je sais de quels forfaits on veut noircir ma vie;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie;
J'ai pour vous trop d'estime, & je ne pense pas
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'assez près est unie à la vôtre.
Thésée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire, où vous êtes entré:
Ne deshonorez point par une calomnie
La splendeur de ces noms, où votre nom s'allie,
Et soutenez surtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, & sauver cet empire,
Voilà, seigneur, voilà l'honneur seul où j'aspire,
Et ce que m'ont apris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.

Certes je ne veux point vous imputer un crime;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, ſeigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous;
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la terre;
Hercule à les domter avait inſtruit mon bras:
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient deshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rens trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ferait mon crime ?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour fes fujets eft un dieu qu'on révère;
Pour Hercule & pour moi c'eft un homme ordinaire.
J'ai défendu des rois, & vous devez fonger
Que j'ai pû les combattre, ayant pû les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuftres marques.
Des guerriers comme vous font égaux aux monarques;
Je le fais; cependant, prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eft digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'eft point moi, ce mot doit vous fufire:
Seigneur, fi c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainfi je dois être écouté.
C'eft aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A fe juftifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eft cru fur fa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me foupçonne!
Ah! ce n'eft point à vous d'en accufer perfonne.
Son fceptre & fon époufe ont paffé dans vos bras;
C'eft vous qui recueillez le fruit de fon trépas;
Ce n'eft pas moi, furtout, de qui l'heureufe audace
Difputa fa dépouille, & demanda fa place.

Le trône eſt un objet qui n'a pû me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toûjours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute,
Ne me verra partir que vengé de l'afront,
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE.

OEDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſéſſe infâme.
Je te dirai bien plus; je rougiſſais dans l'ame,

De me voir obligé d'accufer ce grand cœur;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceffité cruelle, attachée à l'empire!
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire;
Souvent fur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous fommes, Arafpe, injuftes malgré nous.
Mais que Phorbas eft lent pour mon impatience!
C'eft fur lui feul enfin que j'ai quelque efpérance;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus,
Ils ont par leur filence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos foins vous pouvez tout aprendre,
Quel befoin que le ciel ici fe faffe entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le fecours,
Dans leurs temples, feigneur, n'habitent pas toujours;
On ne voit point leur bras fi prodigue en miracles;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un foufle pur ne font point animés.
Ne nous endormons point fur la foi de leurs prêtres;
Au pied du fanctuaire il eft fouvent des traîtres,
Qui nous afferviffant fous un pouvoir facré,
Font parler les deftins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un foin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocafte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce font là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur affez perfide?
Non, fi le ciel enfin de nos deftins décide,

On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vai, je vai moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les dieux & les hommes.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUi, j'attens Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraisse à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous savez, jusqu'à quelle insolence
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort assiége à tout moment,
N'attendent leur salut que de son châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que le malheur accable,
Tous sont interessés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris séditieux,
Ils demandent son sang de la part de nos dieux.
Pourez-vous résister à tant de violence?
Pourez-vous le servir & prendre sa défense?

JOCASTE.

Moi! si je la prendrai? dussent tous les Thébains
Porter jusques sur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans dussai-je être écrasée,
Je ne trahirai point l'innocence accusée.
Mais une juste crainte occupe mes esprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;

On le fait ; on dira, que je lui facrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux & ma patrie,
Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une princeffe
Puiffe jamais cacher fa haine ou fa tendreffe?
Des courtifans fur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les refpects, leurs trompeufes foupleffes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos foibleffes:
A leur malignité rien n'échape & ne fuit;
Un feul mot, un foupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, jufqu'à notre filence:
Et quand leur artifice & leur perfévérance,
Ont enfin malgré nous arraché nos fecrets,
Alors avec éclat leurs difcours indifcrets,
Portant fur notre vie une trifte lumière,
Vont de nos paffions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards fi perçans font dangereux pour vous?
Quel fecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on fait votre amour, on fait votre victoire,
On fait que la vertu fut toujours votre apui.

JOCASTE.

Et c'eft cette vertu qui me trouble aujourd'hui.

Peut-être à m'accuſer toujours promte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère:
Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctète a régné ſur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux ſon image eſt tracée;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je? Je ne ſais, quand je ſauve ſes jours,
Si la ſeule équité m'apelle à ſon ſecours.
Ma pitié me paraît trop ſenſible & trop tendre;
Je ſens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes ſoins;
Je le ſervirais mieux, ſi je l'euſſe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux ſans doute;
C'eſt ma ſeule eſpérance; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait ſur lui de pouvoir,
Il faut qu'il ſe prépare à ne me plus revoir:
De ces funeſtes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Qu'il ſauve en s'éloignant & ma gloire & ſa vie:
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici:
Chère Egine, va, cours.



SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH! prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eſt émuë,
Je ne m'excuſe point de chercher votre vuë;
Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir,
Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous aprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête:
Il ſoufre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor le maître;
Mais ce moment, ſeigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Partez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuye,

Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte;
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Et quelque vain ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux, au nom de cette flamme,
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,
Si d'une ſi parfaite & ſi tendre amitié
Vous conſervez encor un reſte de pitié,
Enfin s'il vous ſouvient, que promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez ſauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deſtinés.

PHILOCTETE.

Je vous les conſacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, ſoit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon ſort eſt trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eſtime au tombeau.
Qui ſait même, qui ſait, ſi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce ſanglant ſacrifice?
Qui ſait, ſi ſa clémence au ſein de vos états,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie,
De conſerver vos jours aux dépens de ma vie.

Peut-

Peut-être d'un ſang pur il peut ſe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

Prince, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preſſe votre ſuplice;
J'ai calmé ſon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préſenter mon apui.
On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pû réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'apaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous oprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laiſſe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, ſeigneur, eſt inflexible & pure;
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure,

Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vû réduit à l'afront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſû confondre.
Ah! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſufiſait de moi ſeul pour témoin:
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie;
Hercule apui des dieux, & vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'aprit à domter,
Ce ſont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe;
Nous aprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, & j'attens leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, le grand-prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, ſuite; le chœur.

OEDIPE.

EH bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pû les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND-PRETRE.

Fatal préſent du ciel! ſcience malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!

Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien que venez-vous annoncer de sinistre?

OEDIPE.

D'une haîne éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRETRE à Oedipe.

Ah! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe....

LE GRAND-PRETRE.

Oedipe est plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle;
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, sauvez-nous, détournez ses fureurs;
Nommez cet assassin, ce monstre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRETRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un deſeſpoir funeſte,
Ses mains ajoûteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſuplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND-PRETRE *à Oedipe.*

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND-PRETRE.

Vous le voulez.. eh bien.. c'eſt..

OEDIPE.

Achève; qui?

LE GRAND-PRETRE *à Oedipe.*

Vous.

OEDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRETRE.

Vous, malheureux prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'osez-vous nous aprendre ?

à Oedipe.

Qui ? vous ! de mon époux vous seriez l'assassin ?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main ?
Non, seigneur, non, des dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inouï qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des dieux.
Je vous rens la justice enfin qui vous est duë,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, & non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.

au grand-prêtre.

Voilà donc des autels quel eſt le privilège!
Grace à l'impunité, ta bouche ſacrilège,
Pour accuſer ton roi d'un forfait odieux,
Abuſe inſolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit reſpecter encore
Le miniſtère ſaint que ta main deshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aſpect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRETRE.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître:
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous ſera prononcé.
Tremblez, malheureux roi, votre régne eſt paſſé;
Une inviſible main ſuſpend ſur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance aprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous feriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,

De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fui, n'excite plus le tranſport qui m'agite;
Et reſpecte un courroux, que ta préſence irrite;
Fui, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

OEDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui? Polibe mon père?

LE GRAND-PRETRE.

Vous aprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

CEs derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile:

Il me semble qu'un dieu descendu parmi nous,
Maître de mes transports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontife une force divine,
Par sa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, seigneur, à craindre que des rois,
Philoctète avec vous combattrait sous vos loix;
Mais un prêtre est ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respectable.
Fortement apuyé sur des oracles vains,
Un pontife est souvent terrible aux souverains;
Et dans son zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ses liens sacrés imbécile idolâtre,
Foulant par piété les plus saintes des loix,
Croit honorer les dieux en trahissant ses rois;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'insolence.

OEDIPE.

Ah! seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé sous le poids du soin qui me dévore,
Vouloir me soulager, c'est m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Est-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en est assez, ne parlons plus de crime:
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut sauver l'état, & c'est trop diférer:
Epouse de Laïus, c'est à moi d'expirer;

C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'apaiſerai les cris ;
J'irai... Puiſſent les dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

OEDIPE.

Vous mourir, vous, madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés ?
Quittez, reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, ſeigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

NOn, quoi que vous difiez, mon ame inquiétée
De foupçons importuns n'eft pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne, & prêt à l'excufer,
Je commence en fecret moi-même à m'accufer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me fuis en fecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se font offerts en foule à mes efprits glacés.
Le paffé m'interdit, & le préfent m'accable;
Je lis dans l'avenir un fort épouvantable,
Et le crime partout femble fuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous raffure pas?
N'êtes-vous pas enfin fûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eft plus criminel quelquefois qu'on ne penfe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indifcret dédaignant les fureurs,
Ceffez de l'excufer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,
Avait-il près de lui des gardes, des soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un seul suivait ses pas.

OEDIPE.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rampart:
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

OEDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste & rare!
Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rapellez un souvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse;
Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'ose, seigneur, dire ce que j'en pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance,

Et je m'aplaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré! dieux! ſerait-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels:
Ils aprochent des dieux; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe;
Notre crédulité fait toute leur ſcience. (*)

OEDIPE.

Ah dieux! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur!

(*) Il eſt bon de ſavoir qu'un exjéſuite nommé Nonote dans un de ſes libelles a fait un crime à l'auteur de ces deux vers, comme ſi les ſacrifices des prêtres payens avaient le moindre raport avec nos ſaints miſtères. Ce malheureux envoya même ſes libelles à Rome. Voyez dequoi un fanatique eſt encor capable dans ce ſiécle philoſophique.

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée;
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles, que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Aprenez, aprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
  Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe;
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
„ Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
„ Inceſte & parricide... O dieux! achéverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, madame?

JOCASTE.

Enfin, ſeigneur, on me prédit,
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;

Que je le recevrais; moi, ſeigneur, moi ſa mère,
Dégoutant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, ſeigneur, à ce récit funeſte;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

OEDIPE.

Ah! madame, achevez. Dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, ſeigneur; & ſaintement cruelle,
J'étoufai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'opoſait à nos dieux, & condamnait leurs loix:
Il falut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

OEDIPE.

Après le grand fecret que vous m'avez apris,
Il eft jufte à mon tour que ma reconnaiffance
Faffe de mes deftins l'horrible confidence.
Lorfque vous aurez fû, par ce trifte entretien,
Le raport effrayant de votre fort au mien,
Peut-être ainfi que moi frémirez-vous de crainte.
Le deftin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je fuis né.
Un jour, ce jour affreux, préfent à ma penfée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée.
Pour la première fois, par un don folemnel,
Mes mains jeunes encor enrichiffaient l'autel.
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de fang les marbres fe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une invifible main repouffait mes préfens;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jufqu'à moi cette voix effrayante:
„ Ne vien plus des lieux faints fouiller la pureté;
„ Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
„ Va porter tes préfens aux autels des furies;
„ Conjure leurs ferpens prêts à te déchirer;
„ Va, ce font là les dieux que tu dois implorer.
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, madame?
Tout l'affemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;

Me dit, que je ferais l'assassin de mon père.

JOCASTE.

Ah dieux!

OEDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Quels démons ennemis en unissant nos cœurs
Cher prince, ont pû dans nous rassembler tant d'horreurs ?

OEDIPE.

Il n'est pas encor tems de répandre des larmes,
Vous aprendrez bientôt d'autres sujets d'allarmes.
Écoutez-moi, madame, & vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point luter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée:
Je déguisai partout ma naissance & mon nom.
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une avanture, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage:
Heureux, si j'avais pû, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas!
Mais je suis réservé sans doute au parricide.
Enfin, je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement:

La

La main des dieux fur moi fi longtems fufpenduë
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vuë),
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courfiers.
Il falut difputer, dans cet étroit paffage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & fuperbe, & nourri dans un rang,
Où l'on puifa toujours l'orgueil avec le fang:
Inconnu, dans le fein d'une terre étrangère,
Je me croyais encor au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le fort venait offrir,
Me femblaient mes fujets, & faits pour m'obéïr.
Je marche donc vers eux, & ma main furieufe
Arrête des courfiers la fougue impétueufe.
Loin du char à l'inftant ces guerriers élancés
Avec fureur fur moi fondent à coups preffés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiffans! je ne fais fi c'eft faveur ou haine,
Mais fans doute pour moi contr'eux vous combattiez;
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en fouvient, déja glacé par l'âge,
Couché fur la pouffière, obfervait mon vifage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De fes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je fentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiffez, madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

VIen, malheureux vieillard, vien, aproche... A sa vuë,
D'un trouble renaissant je sens mon ame émuë:
Un confus souvenir vient encor m'affliger;
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! est-ce aujourd'hui qu'il faut que je périsse?
Grande reine, avez-vous ordonné mon suplice?
Vous ne futes jamais injuste que pour moi.

JOCASTE.

Rassurez-vous, Phorbas, & répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'est devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O dieux! Laïus est mort, & vous êtes mon maître!
Vous, seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les discours superflus;
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus blessé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus est mort, laissez en paix sa cendre;

N'insultez pas du moins au malheureux destin
D'un fidèle sujet blessé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai blessé ? qui ? moi ?

PHORBAS.

Contentez votre envie ;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verse un reste de sang qui vous est échapé ;
Et puisqu'il vous souvient de ce sentier funeste,
Où mon roi...

OEDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reste.
J'ai tout fait, je le vois, c'en est assez : ô dieux !
Enfin après quatre ans vous décillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas ! il est donc vrai !

OEDIPE.

Quoi ! c'est toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?
Oui, c'est toi : vainement je cherche à m'abuser ;
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser ;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;
Vous avez fait le crime, & j'en fus soupçonné ;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice.
Va, laisse-moi du moins le soin de mon suplice ;

Laiſſe-moi ; ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Jocaſte... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits : libre de votre foi,
Frappez, délivrez vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

OEDIPE.

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage ;
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, ſeigneur ?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe ?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Écoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah ! je n'écoute rien ;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſère !

OEDIPE.

O trop funeſte hymen ! ô feux jadis ſi doux !

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendra juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frapez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accufez point d'un deftin fi cruel;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel fang vos mains allaient répandre;
Et fans trop rapeller cet affreux fouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez...

OEDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuye.
Hélas! où traînerai-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triftes climats
Enfevelir l'horreur, qui s'attache à mes pas?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon trifte deftin
A des crimes plus grands réferve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta déteftable rive...

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment, un étranger arrive;
Il fe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons; dans un moment je vais le recevoir.

à Jocaste.

Adieu ; que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe.
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Oedipe :
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux ;
En ceſſant d'être roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars : je vai chercher dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle ;
Et vivant loin de vous, ſans états, mais en roi,
Juſtifier les pleurs, que vous verſez pour moi.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, ſuite.

OEDIPE.

Finiſſez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil; il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſûre un promt ſecours,
En perdant votre roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt tems que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puiſqu'il vous faut un roi, conſultez mon choix.
Philoctète eſt puiſſant, vertueux, intrépide;
Un monarque eſt ſon père (*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et deſcendre du moins de mon trône en monarque.
Que l'on faſſe aprocher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, ſuite.

OEDIPE.

ICare, eſt-ce vous que je voi?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'aprenez-vous?
Mon père...

ICARE.

A ſon trèpas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.

O ciel! & quel eſt donc l'excès de ma miſère!
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,
Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons : vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence...

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'aprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, ſeigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes états me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux promts à ſe révolter,

Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en roi. Quels sont mes ennemis ?
Parle, quel étranger sur mon trône est assis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur son front en mourant a mis le diadême.
A son maître nouveau tout le peuple obéït.

OEDIPE.

Eh quoi ! mon père aussi, mon père me trahit ?
De la rebellion mon père est le complice ?
Il me chasse du trône !

ICARE.

Il vous a fait justice;
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible secret :
Mais il le faut, seigneur, & toute la province...

OEDIPE.

Je ne suis point son fils ?

ICARE.

Non, seigneur; & ce prince
A tout dit en mourant, de ses remords pressé;
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi de son secret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer vôtre apui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils ! & qui ſuis-je, grands dieux ?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance ;
Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie ;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains ?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe ?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas ;
La pitié me ſaiſit, je vous prens dans mes bras ;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte :
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au prince : admirez votre ſort ;
Le prince vous adopte au lieu de ſon fils mort ;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.

Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

OEDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois;
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuiſer les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vû?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître;
Mais longtems de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encor eſt tellement frapé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau, qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévois
Un deſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau, dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaitre, & ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

Ah ! Phorbas, aprochez.

ICARE.

Ma surprise est extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah ! seigneur, c'est lui-même,
C'est lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, si vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi ! du mont Cythéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remites,
Cet enfant qu'au trépas....

PHORBAS.

Ah, qu'est-ce que vous dites ?
Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?

ICARE.

Allez, ne craignez rien ; cessez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joye ;
Oedipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel nous foudroye !
Malheureux, qu'as-tu dit ?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain dise, il vous mit dans mes bras.
Vos destins sont connus, & voilà votre père.

OEDIPE.

O sort, qui me confond! ô comble de misère!

à Phorbas.

Je serais né de vous; le ciel aurait permis,
Que votre sang versé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas exposé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, seigneur, fuyez vos enfans & la reine.

OEDIPE.

Répon-moi seulement; la résistance est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,...

en montrant Icare.

Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai;
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel était son pays?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point ſon père?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un ſang plus glorieux & plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux ſoins?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, ſortez de ma préſence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenſe;
Fuyez; à tant d'horreurs par vous ſeuls réſervé,
Je vous punirais trop de m'avoir conſervé.

SCENE

SCENE IV.

OEDIPE *seul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable ;
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste, & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu ; nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste ;
A mon noir ascendant tu n'as pû résister :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que moi m'entrainait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres:
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez... Où suis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit !
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle,
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Puni-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.

Aproche, entraine-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſuplice épouvanter les ombres.
Vien, je te ſuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, le choeur.

JOCASTE.

Seigneur, diſſipez mon effroi,
Vos regrets & vos cris ont été juſqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévû vous accable ?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux !

OEDIPE.

Malheureuſe ! arrêtez, quel nom prononcez-vous ?
Moi votre époux ! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entens-je ?

OEDIPE.

C'en est fait, nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, & je suis votre fils.

Il sort.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

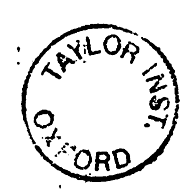
Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont dequoi te toucher,
Si ta main sans frémir peut encor m'aprocher,
Aide-moi, soutien-moi, pren pitié de ta reine.



I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! est-ce donc ainsi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funestes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le grand-prêtre, le choeur.

LE GRAND-PRETRE.

Peuples, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un soleil plus serein se lève sur vos têtes;
Les feux contagieux ne sont plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient sont déja refermés;

La mort fuit; & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats! ciel! où suis-je, & qu'est-ce que j'entens?
Barbares!...

LE GRAND-PRETRE.

C'en est fait, & les dieux sont contens.
Laïus du sein des morts cesse de vous poursuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le sang d'Oedipe enfin sufit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers assemblage effroyable!
Il est donc mort?

LE GRAND-PRETRE.

Il vit, & le sort qui l'accable
Des morts & des vivans semble le séparer;
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vû dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée;
Il a rempli son sort, & ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grace;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle se frape.

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçoi mon sang, je te suis chez les morts:
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuse reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui futes mes sujets,
Honorez mon bucher, & songez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'oprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



LETTRES

Ecrites en 1719, *qui contiennent la critique de* l'OEDIPE *de Sophocle, de celui de Corneille, & de celui de l'Auteur.*

Ces lettres sont véritablement de l'Auteur, & nous les avons de sa main.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, monsieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vû naître. Vous savez que j'ai commencé cette piéce à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me servirait d'excuse. Du moins malgré les défauts dont cette tragédie est pleine, & que je suis le premier à reconnaître, j'ose me flater que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ces petites piéces ridicules, que la malignité & l'ignorance m'ont imputées, selon l'usage de mettre sous le nom d'un commençant tout ce qu'on veut faire passer dans le public.

Il ne reste plus qu'à imprimer sous mon nom les couplets de *Rousseau*, les philippiques de *la Grange* dont je ne voudrais pas avoir fait un vers, & le *Philotanus* dont je voudrais bien avoir

fait une vingtaine. Je fais mon aprentiſſage de bonne heure dans cette maudite carrière de la littérature.

Un bois plein de voleurs eſt un plus ſur paſſage :

& dans ce tems-ci ce bois eſt plus dangereux que jamais.

Il y a peu d'écrivains connus qui n'aient été expoſés à ces petits brigandages ; preſque tous les poëtes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt aſſez triſte de ne leur reſſembler que par là.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, ſans être aperçus, les traits les plus envénimés contre les femmes & contre les puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toujours des enfans ſupoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe defendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les manœuvres ſourdes de ces meſſieurs. J'étais d'ailleurs ſans apui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de Louis XIV une petite piéce imitée des *J'ai vû* de l'abbé *Régnier*. C'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette piéce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette piéce n'en avait point d'autre; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi: *J'ai vû ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette piéce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette piéce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que

la piéce était miſérable, ils ne m'en crurent point ſur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux, ſans y penſer, la réputation d'un grand poete & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſotiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il eſt ſûr de l'être toujours, juſqu'à ce que ſon innocence éclate, ou que la mode de le perſécuter ſoit paſſée; car tout eſt mode en ce pays-là, & on ſe laſſe de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureuſement ma juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard; celui qui m'avait calomnié, & qui m'avait cauſé ma diſgrace, m'a ſigné lui-même, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie, en préſence de deux perſonnes de conſidération qui ont ſigné après lui. Monſieur le marquis de la V*** a eu la bonté de faire voir ce certificat à monſeigneur le Régent.

Ainſi il ne manquait à ma juſtification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plutôt; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que plusieurs personnes, acoutumées à juger de tout sur le raport d'autrui, seront étonnées d'avoir jugé si mal; elles en seront même fachées, mais elles retomberont dans la même faute à la premiere occasion. Je souhaite que mon exemple puisse leur aprendre à ne plus précipiter leurs jugemens sur les aparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaissent pas. On rougirait bientôt de ses décisions, si on voulait réfléchir sur les raisons par lesquelles on se détermine. Il s'est trouvé des gens qui ont cru sérieusement que l'auteur de la tragédie d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste*; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide presque toujours dans le monde; & plusieurs honnêtes bourgeois de Paris qui sont acoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie; elle est trop inséparable des succès: mais du moins il m'est permis de souhaiter, que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice, ne fassent point des malheureux sur le raport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une car-

rière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même?

Ne croyez pas, monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont monseigneur le Régent a daigné m'honorer: cette bonté pourait n'être qu'une marque de sa clémence; il est au nombre des princes, qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace, que monseigneur le duc d'Orléans m'a faite, comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection: l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flaterie, & dont on peut obtenir la protection; plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés malheureusement à être loués toute leur vie.



LETTRF II.

MOnſieur, avant que de vous faire lire ma tragédie, ſoufrez que je vous prévienne ſur le ſuccès qu'elle a eu, non pas pour m'en aplaudir, mais pour vous aſurer combien je m'en défie.

Les premiers aplaudiſſemens du public ſont rarement de ſûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le ſuccès de ſa piéce, ou à un comédien qui s'époumone, ou à une actrice bien parée, ou à la déciſion de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les ſufrages de la multitude; & le public eſt étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage, qui lui arrachait des larmes dans la repréſentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un ſuccès peut-être paſſager, & dont les comédiens ont plus à s'aplaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleines de vanité, *qui comptent les princes & les princeſſes qui ſont venus pleurer aux repréſentations*, *qui ne donnent d'autres réponſes à leurs cenſeurs que l'aprobation du public*; & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine*, ſe retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils ſont les ſeuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma piéce plus pour avouer mes défauts que pour les excuſer : mais auſſi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec juſtice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le reſpect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas ſur leurs défauts ; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reſte, ne regardez point ces diſſertations comme les déciſions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La déciſion ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & ſi la chaleur de la compoſition m'arrache quelques termes peu meſurés, je les déſavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que ſur mes fautes.

LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*OEDIPE *de Sophocle.*

MOnſieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *ſi la tragédie de* (1) *Sophocle fait ſon imitation par le diſcours, le nombre & l'harmonie ; ce qu'*Ariſtote *apelle expreſ-*

(1) Monſieur Dacier, préface ſur l'Oedipe de Sophocle.

sément un discours agréablement assaisonné. Je ne discuterai pas non plus *si c'est une piéce du premier genre simple & implexe; simple, parce qu'elle n'a qu'une simple catastrophe, & implexe, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains prosternés au pied des autels, & qui, par leurs larmes & par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe* leur libérateur & leur roi paraît au milieu d'eux.

Je suis Oedipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque aparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'apellait *Oedipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, monsieur *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Oedipe, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond: *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le grand prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Oedipe* était aussi bien informé que du nom & de la qualité du grand prêtre de Jupiter.

Tout cela n'eſt guères une preuve de cette perfection, où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie ; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiécle de refuſer ſon admiration à un poëte, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'apelle Oedipe, ſi vanté par tout le monde ;* & à l'autre : *Je ſuis le grand prêtre de Jupiter.* Cette faute contre l'art n'eſt plus regardée aujourd'hui comme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Oedipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'apellait Laïus.

OEDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aie jamais vû.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué ?

Il parait contre la vraiſemblance, qu'*Oedipe*, qui régne depuis ſi long-tems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort : mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que

ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, cela me paraît encor plus contre la vraiſemblance.

C'eſt un défaut du ſujet, dit-on, & non de l'auteur; comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute: mais auſſi je ne me fais pas plus de grace qu'à *Sophocle*; & j'eſpère que cette ſincérité juſtifiera ma hardieſſe.

Ce qui ſuit, me paraît également éloigné de l'art. *Oedipe* demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laïus diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué Laïus & toute ſa ſuite?

Pour comble de contradiction, Oedipe dit, au ſecond acte, qu'il a oüi dire que Laïus avait été tué par des voyageurs; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vû: & Jocaſte, au troiſiéme acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainſi à Oedipe:

Soyez bien perſuadé, ſeigneur, que celui qui accompagnait Laïus a raporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs; il ne ſaurait changer préſen-

présentement, ni parler d'une autre manière: toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, si l'énigme du sphinx n'avait pas été plus aisée à deviner que tout ce mystère.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Oedipe, lorsqu'il aprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher; il s'amuse à faire des imprécations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amène devant lui le seul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thébes, & qui donne toujours des conseils à Oedipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie seulement d'envoyer chercher le devin Tirésie.

Enfin Phorbas arrive au quatriéme acte. Ceux qui ne connaissent point Sophocle, s'imaginent sans doute qu'Oedipe, impatient de connaître le meurtrier de Laïus, & de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laïus est le sujet de sa piéce. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette avanture, & la tragédie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Créon a apris à Oedipe que Laïus a

été assassiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, Oedipe répond, au sens de plusieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, puisque Laïus n'avait point d'argent sur lui ?* La plûpart des autres scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Oedipe : *Comment des voleurs auraient-ils pû entreprendre cet attentat, si on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce sens-là n'est guères plus raisonnable que l'autre. On sait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puisqu'il dépend souvent des scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon sens ?

Oedipe, au commencement de son second acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tirésie. Le roi & le devin commencent par se mettre en colère l'un contre l'autre ; Tirésie finit par lui dire :

C'est vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; vous vous croyez fils de Polibe, roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épousé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide ; & si vous trouvez que je mente, dites que je ne suis pas prophète.

Tout cela ne ressemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'ex-

pliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de Tiréſie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Oedipe, qu'il n'était pas fils de Polibe, & l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait ſon père & qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la piéce eſt entiérement finie au commencement de ce ſecond acte.

Il ſemble qu'on ignorat alors l'art de préparer les événemens, & de cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe d'une tragédie.

Allons plus loin. Oedipe traite Tiréſie *de fou & de vieux enchanteur*. Cependant, ne devrait-il pas le regarder comme un véritable prophète? car de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frapé, en aprenant de la bouche de Tiréſie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en aprenant ce raport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſupoſé, & les oracles de Thèbes qui lui diſent qu'il eſt thébain? entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & Tiréſie qui lui aprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner Créon, *ſon fidèle & ancien ami*, (comme il l'apelle) d'avoir tué Laïus; & cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut apeller les choſes par leur nom) avec une extravagance

dont il n'y a guères d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi! tu oses paraître devant moi? dit-il à Créon: *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne?*

Voyons, di-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un si hardi dessein? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises, que d'aspirer à la royauté sans troupes & sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône.

CRÉON lui répond:

Vous changerez de sentiment, si vous me donnez le tems de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier, qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance?

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, & qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le discours de Créon, aurait besoin de la clémence de son maître.

Après tous ces grands discours étrangers au sujet, Créon demande à Oedipe:

Voulez-vous me chasser du royaume? (*)

OEDIPE.

Ce n'est pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'est parce que vous êtes injuste.

OEDIPE.

Je prends mes sûretés.

CRÉON.

Je dois prendre aussi les miennes.

OEDIPE.

O Thébes! Thébes!

CRÉON.

Il m'est permis de crier aussi: Thébes! Thébes!

Jocaste vient pendant ce beau dialogue, & le chœur la prie d'emmener le roi: proposition très-sage, après une telle querelle.

(*) On avertit qu'on a suivi partout la traduction de monsieur Dacier.

JOCASTE.

J'emménerai mon mari, quand j'aurai apris la cause de ce désordre.

LE CHOEUR.

Oedipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des raports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, madame.

JOCASTE,

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'est assez, madame; les princes n'ont pas poussé la chose plus loin, & cela sufit.

Effectivement, comme si cela sufisait, Jocaste n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'Oedipe raconte à Jocaste, qu'un jour, à table, un homme yvre lui reprocha qu'il était un fils suposé: *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi & la reine; je les interrogeai sur ma naissance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur, & de me donner des soupçons. Je partis donc, à leur insçu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande; mais il me dit les cho-*

ſes les plus affreuſes & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler ; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur ; & que je ſerais le meurtrier de mon père.

Voilà encore la piéce finie. On avait prédit à Jocaſte que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de Laïus, & porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) Oedipe porte encor les cicatrices de cette bleſſure ; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polibe : tout cela n'eſt-il pas pour Oedipe & pour Jocaſte une démonſtration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

Je ſais que Jocaſte ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'Oedipe dit à Jocaſte : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ : *on en avait prédit autant à mon fils* ; ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans Oedipe & dans Jocaſte n'eſt qu'un artifice groſſier du poete, qui, pour donner à ſa piéce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déja manifeſtée au ſecond ; & qui viole les règles du

ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la piéce.

Cet Oedipe qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui aporte la nouvelle de la mort de Polibe, & qu'il lui aprend que Polibe n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, Oedipe ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le chœur toujours préſent dans le cours de la piéce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire Oedipe de ſa naiſſance ; le chœur, qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'Oedipe ; & dans le tems que les Thébains devraient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connaître la patrie & la mère d'Oedipe, & que nous ne menions des danſes en votre honneur, pour vous rendre graces du plaiſir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils ? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon ? car Apollon ſe plaît auſſi ſur les montagnes. Eſt-ce Mercure, ou Bacchus qui ſe tient auſſi ſur les ſommets des montagnes ?* &c.

Enfin celui qui a autrefois exposé Oedipe, arrive sur la scène. Oedipe l'interroge sur sa naissance. Curiosité que monsieur Dacier condamne après Plutarque, & qui me paraitrait la seule chose raisonnable qu'Oedipe eût faite dans toute la piéce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance inexcusable de lui-même.

Oedipe sait donc enfin tout son sort au quatriéme acte. Voilà donc encor la piéce finie.

Monsieur Dacier, qui a traduit l'Oedipe de Sophocle, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaste, & la maniére dont Oedipe accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment, lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma piéce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poëtes grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaste & de la catastrophe d'Oedipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la piéce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nou-

veau ; peut-être aussi que la terreur aiant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans Sophocle il tient tout le cinquiéme acte. Il y a grande aparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

Monsieur Dacier avertit dans ses notes que la piéce de Sophocle n'est point finie au quatriéme acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur les tragédies de Racine & de Corneille; il n'y a que les Horaces qui auraient besoin d'un tel commentaire: mais le cinquiéme acte des Horaces n'en paraitrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquiéme acte de Sophocle que Longin a admiré, & que Despréaux a traduit.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé ;
Et par-là tu produis & des fils & des péres,
Des fréres, des maris, des femmes & des méres ;
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premiérement, il falait exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces méres & ces

maris; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu, on ne passerait point aujourd'hui à Oedipe de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime, & d'en combiner ainsi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, semble plutôt l'afaiblir.

Ces deux vers de Corneille, disent beaucoup plus.

Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de Sophocle sont d'un déclamateur, & ceux de Corneille sont d'un poete.

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de Sophocle, je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les absurdités, les vaines déclamations sont des fautes par tout pays.

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait surpris l'admiration de son siécle. L'harmonie de ses vers, & le patétique qui régne dans son style, ont pû séduire les Athéniens, qui avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encor dans son enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. Eschyle, contemporain de Sophocle, était le premier qui s'était avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes

aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle & Euripide, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur siécle ; leurs beautés n'apartiennent qu'à eux ; & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois ; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés : mais je crois que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siécle ; leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute, & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les aprouve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entiérement.

Euripide sur-tout, qui me parait si supérieur à Sophocle, & qui serait le plus grand des poëtes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prèté des sentimens à Racine même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide dans son inimitable tragédie de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

Dieux, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts ?
Quand pourai-je, au travers d'une noble pouſſière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?
.... Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit ?
Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit ?
Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'uſage.
Oenone, la rougeur me couvre le viſage ;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la piéce d'Euripide ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable ; car c'eſt le ſeul que Racine ait imité : & comme on ne s'aviſera jamais d'aprouver l'Hippolite de Sénèque, quoique Racine ait pris dans cet auteur toute la déclaration de Phèdre, auſſi ne doit-on pas admirer l'Hippolite d'Euripide, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans Cyrano de Bergerac, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'apartient de droit ; je reprens mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je ſuis obligé de vous en dire le

peu de bien que j'en fais ; tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans Sophocle, je ne serais jamais venu à bout de mon Oedipe. Je lui dois l'idée de la première scène de mon quatriéme acte. Celle du grand-prêtre qui accuse le roi, est entiérement de lui ; la scène des deux vieillards lui apartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma piéce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'OEDIPE *de Corneille.*

MOnsieur, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille : je respecte beaucoup plus, sans doute, ce tragique français, que le grec : mais je respecte encor plus la vérité à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de Corneille, & je le fe-

rai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poete, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur (*), & non par l'ouvrage même, & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de Sophocle, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos piéces de théatre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par Sophocle & par Euripide, l'*Oedipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guères voir sur le théatre des événemens plus affreux ni plus attendrissans ; & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes, elle étoufent le sujet ; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il falait que Corneille marchât entre ces deux extrémités, & qu'il supléât par la fécondité de son génie à l'aridité de la matière.

(*) Dans ce tems-là l'Oedipe de Corneille était encor mis au rang de ses meilleurs ouvrages, & on trouvait fort mauvais qu'un jeune homme osât traiter ce sujet.

Il choifit donc l'épifode de Théfée & de Dircé; & quoique cet épifode ait été univerfellement condamné, quoique Corneille eût pris dès longtems la glorieufe habitude d'avouer fes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épifode était tout entier de fon invention, il s'en aplaudit dans fa préface: tant il eft difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modeftes, de fe fauver des illufions de l'amour propre.

Il faut avouer que Théfée joue un étrange rôle pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiffe être accablé; il débute par dire que:

Quelque ravage affreux que faffe ici la pefte,
L'abfence aux vrais amans eft encor plus funefte.

Et parlant dans la feconde fcène à Oedipe:

Il veut lui faire voir un beau feu dans fon fein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miférable.
. . . . . Il eft vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous eft la beauté qui fait tous mes fouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Ifmène;
Elle tient même rang chez vous & chez la reine;
En un mot, c'eft leur fœur, la princeffe Dircé,
Dont les yeux. . . .

Oedipe répond:

Quoi! fes yeux, prince, vous ont bleffé!
Je fuis fâché pour vous, que la reine fa mère
Ait fu vous prévenir pour un fils de fon frère.

Ma

Ma parole est donnée, & je n'y puis plus rien:
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THÉSÉE.

Antigone est parfaite, Ismène est admirable;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux:
Mais . . .
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de Laïus demande un prince ou une princesse de son sang pour victime; Dircé, seul reste du sang de ce roi, est prête à s'immoler sur le tombeau de son père: Thésée qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il est son frère, & ne laisse pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.

Cependant, qui le croirait? Thésée dans cette même scène, se lasse de son stratagème. Il ne peut plus soutenir davantage le personage de frère; & sans attendre que le frère de Dircé soit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui disant pourtant:

Que l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorsqu'Oedipe reconnaît qu'il est le meurtrier de Laïus, Thésée, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propose un duel pour le lendemain; il épouse Dircé à la fin de la piéce, & ainsi la passion de Thésée fait tout le sujet de la tragédie, & les malheurs d'Oedipe n'en sont que l'épisode.

Dircé, personage plus défectueux que Thésée, passe tout son tems à dire des injures à Oedipe & à sa mère; elle dit à Jocaste, sans détour, qu'elle est indigne de vivre.

Votre second hymen peut avoir d'autres causes;
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir puisé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée:
Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de Dircé envers sa mère, ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personages: mais les bienséances exigent du moins qu'une princesse qui a assez de vertu

pour vouloir ſauver ſon peuple aux dépens de ſa vie, en ait aſſez pour ne point dire des injures atroces à ſa mère.

Pour Jocaſte, dont le rôle devrait être intéreſſant, puiſqu'elle partage tous les malheurs d'Oedipe, elle n'en eſt pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquiéme acte, lorſqu'Oedipe aprend qu'il eſt ſon fils: en un mot, c'eſt un perſonage abſolument inutile, qui ne ſert qu'à raiſonner avec Théſée, & à excuſer les inſolences de ſa fille, qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princeſſe aviſée (*).

Finiſſons par examiner le rôle d'Oedipe, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ſes filles, avant que de s'attendrir ſur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que Théſée, qui n'étant point chargé comme lui du ſalut de tout ce peuple, peut ſans crime écouter ſa paſſion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque choſe du ſujet de la piéce, on en touche un mot dans la cinquiéme ſcène. Oedipe ſoupçonne que les dieux ſont irrités contre les Thébains, parce que Jocaſte avait autrefois fait expoſer ſon fils, & trompé par-là les oracles des dieux, qui prédiſaient que ce fils tuerait ſon père & épouſerait ſa mère.

(*) Il faut avouer que les perſonages de Jocaſte, de Théſée & de Dircé ſont ce que nous avons de plus mauvais au théâtre. Il falait donc que le rôle d'Oedipe fût bien intéreſſant par lui-même, puiſqu'il ſoutenait ſeul cette tragédie de Corneille.

Il me ſemble qu'il doit croire plutôt que les dieux ſont ſatisfaits que Jocaſte ait étoufé un monſtre au berceau ; & vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de Laïus; elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible?

Avec moins de fondement encor Oedipe répond :

Pourons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vûs?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.

. . . .

Au lieu même, au tems même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatriéme acte, lorſque Phorbas paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſus arrêter,
Dans ce paſſage étroit qu'il falut diſputer?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui ſont ordinairement très-peu de cas

des cérémonies, & qui ſongent plutôt à détrouſſer les gens, qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me ſemble qu'il y a dans cet endroit une faute encor plus grande. Oedipe avoue à Jocaſte qu'il s'eſt battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où Laïus a été tué. Jocaſte ſait que Laïus n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas ſoupçonner que Laïus eſt peut-être mort de la main d'Oedipe? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu; & de peur que la piéce ne finiſſe au premier acte, elle ferme les yeux ſur les lumières qu'Oedipe lui donne, & juſqu'à la fin du quatriéme acte, il n'eſt pas dit un mot de la mort de Laïus, qui pourtant eſt le ſujet de la piéce. Les amours de Théſée & de Dircé occupent toute la ſcène.

C'eſt au quatriéme acte qu'Oedipe en voyant Phorbas, s'écrie:

> C'eſt un de mes brigands à la mort échapé,
> Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſuplices:
> S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand? & pourquoi afirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de Laïus? Il me parait que l'Oedipe de Corneille accuſe Phorbas avec autant de légéreté que l'Oedipe de Sophocle accuſe Créon.

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'Oedipe qui tue trois hommes tout ſeul dans Corneille, & qui en tue ſept dans Sophocle. Mais il eſt bien étrange qu'Oedipe ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes;

que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peû louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière, & pour rendre la choſe encor moins vraiſemblable, il ajoûte:

On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à Oedipe à parler de cette reſſemblance; c'était à Jocaſte, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'Oedipe, qui n'a jamais vû Laïus qu'un moment en ſa vie. Voilà comme Sophocle a traité cet endroit : mais il falait que Corneille, ou n'eût point lû du tout Sophocle, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés, ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'Oedipe ait ſeul tué Laïus, & que Phorbas, qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; & Jocaſte, pour toute réponſe, dit que:

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de Phorbas devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; & un homme diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquiéme acte, Oedipe, honteux d'avoir

épousé la veuve d'un roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoye chercher Thésée & Dircé :

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque sourde trame.

Et que lui importent les sourdes trames de Dircé, & les prétentions de cette princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais? Enfin, il me parait qu'Oedipe aprend avec trop de froideur son affreuse avanture. Je sais qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire : mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur? Et s'il est assez furieux & assez desespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à Dircé dans un moment si terrible:

Votre frère est connu, le savez-vous, madame?
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
. . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine;
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec Dircé & Théſée, qui ſont deux étrangers pour lui, tandis que Jocaſte, ſa femme & ſa mère, ne ſait encor rien de ſon avanture, & ne paraît pas même ſur la ſcène ?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Oedipe de Corneille. Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette piéce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je deſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entiérement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, Corneille ne connaiſſait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, monſieur, la témérité avec laquelle je parle ; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique ; car ſi le préjugé nous faiſait

admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel OEDIPE.

MOnſieur, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui eſt celui du ſujet. Réguliérement, la piéce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'Oedipe ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. Sophocle ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille, en voulant la ſauver, a fait encor plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réuſſi qu'eux. Oedipe, chez moi, parle ainſi à Jocaſte:

On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon prince une coupable main.
Pour moi qui, ſur ſon trône élevé par vous-même,
Deux ans après ſa mort, ai ceint le diadême,
Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
Je n'ai point rapellé le ſujet de vos pleurs;

Et de vos ſeuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres ſoins ſemblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuſe valable de l'ignorance d'Oedipe. La crainte de déplaire à ſa femme en lui parlant de ſon premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion & trop peu de curioſité ; il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de Phorbas. Un miniſtre d'état ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien. Jocaſte a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrettement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

On voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique ; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'en eſt pas moins faute.

Voici un défaut plus conſidérable qui n'eſt pas du ſujet, & dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de Philoctète. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé ; encor eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légérement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troiſiéme. On parle de lui dans les trois premiers actes, & il ne paraît pas dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la piéce, & le dénouement ſe fait abſolument ſans lui : ainſi il

paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur Philoctète, & l'autre ſur Oedipe.

J'ai voulu donner à Philoctète le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronade. Heureuſement j'ai lû dans madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi, lorſqu'il eſt calomnié : voilà le cas où ſe trouve Philoctète. Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que Sertorius & Pompée, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de Nicomède, j'ai crû devoir le faire parler à peu près comme ce jeune prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que Philoctète était un pauvre écuyer d'Hercule, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, & qui veut s'égaler à ſon maître dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que Philoctète était un prince de la Grèce, fameux par ſes exploits, fils du roi d'Eubée, compagnon d'Hercule, & de qui même les dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, ſur les affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins

condamnable que celle d'Oedipe. Le mont Oeta où il avait vu mourir Hercule, n'était pas si éloigné de Thèbes, qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de Philoctète m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est, entre autres exemples de cette perfection, la premiere scène de la tragédie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. Osmin ne peut savoir de nouvelles du serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui instruisent & qui intéressent également le spectateur ; & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine seul était capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de tragédie où l'on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il est presque impossible de réduire l'exposition de sa pièce à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je crois, pour mon honneur,

que le ſujet d'Oedipe eſt de ce genre; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaſte & de Philoctète, c'eſt une grande faute. J'y ai été forcé. Les actrices dirent qu'elles ne joueraient pas s'il n'y avait point d'amour dans la pièce. J'y ai mis du moins un ſouvenir d'amour. Cela eſt inſipide; mais quel rôle plus inſipide encor aurait joué Jocaſte, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé.

Il eſt ſurprenant que Philoctète aime encor Jocaſte, après une ſi longue abſence: il reſſemble aſſez aux chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidèles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaſte trop âgée pour faire naître encor des paſſions; elle a pû être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'Oedipe eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que Jocaſte ait plus de ſoixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La conſtruction de leur fable n'eſt pas une règle pour la mienne. Je ne ſuis pas obligé d'adopter leurs fictions; &

s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs piéces des personnes mortes depuis long-têms, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encor vivantes, on doit bien me passer d'ôter à Jocaste quelques années.

Mais je m'apperçois que je fais l'apologie de ma piéce, au lieu de la critique que j'en avais promise. Revenons vîte à la censure.

Le troisiéme acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. Oedipe dit à Jocaste :

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
Un soupçon que je forme avec trop de justice.
Suivez moi,
Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir son doute plutôt derrière le théâtre que sur la scène : aussi Oedipe après avoir dit à Jocaste de le suivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle distinction entre le troisiéme & le quatriéme acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatriéme acte est celle qui a le plus réussi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à Jocaste & à Oedipe tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable. J'ai été obligé de recourir à une espèce de miracle pour couvrir ce défaut du sujet. Je mets dans la bouche d'Oedipe :

Enfin je me fouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jufqu'ici ce grand événement;
La main des dieux fur moi fi longtems fufpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient fur ma vue)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eft manifefte que c'était au premier acte qu'Oedipe devait raconter cette avanture de la Phocide; car dès qu'il aprend par la bouche du grand prêtre que les dieux demandent la punition du meurtrier de Laïus, fon devoir eft de s'informer fcrupuleufement & fans délai de toutes les circonftances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laïus a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; & lui qui fait que dans ce tems-là même il s'eft battu contre deux étrangers en Phocide, doit foupçonner dès ce moment que Laïus a été tué de fa main. Il eft trifte d'être obligé, pour cacher cette faute, de fupofer que la vengeance des dieux ôte dans un tems la mémoire à Oedipe, & la lui rend dans un autre.

La fcène fuivante d'Oedipe & de Phorbas me paraît bien moins intéreffante chez moi que dans Corneille. Oedipe, dans ma piéce, eft déja inftruit de fon malheur, avant que Phorbas achéve de l'en perfuader. Phorbas ne laiffe l'efprit du fpectateur dans aucune incertitude, il ne lui infpire aucune furprife, & ainfi il ne doit point l'intéreffer; au contraire, dans Corneille, Oedipe, loin de fe douter d'être le meurtrier de Laïus, croit en être le vengeur, & il fe convainc

lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille ferait admirable, si Oedipe avait quelque lieu de croire que Phorbas est coupable, & si le nœud de la piéce n'était pas fondé sur un mensonge puéril.

C'est un conte
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher sa honte.

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un censeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ses fautes qu'à les corriger. J'ajoûterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reste. Chaque représentation de mon Oedipe était pour moi un examen sévère, où je recueillais les sufrages & les censures du public, & j'étudiais son goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monseigneur le prince de Conti est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines (*). S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer son discernement : mais puisqu'il est élevé

(*) Il y a une piéce de vers du prince de Conti d'alors, en faveur de cette nouvelle tragédie d'Oedipe. *Vanitas vanitatum.*

élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le suplier d'accorder sa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaissance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de Corneille. L'un est au premier acte.

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion.

L'autre est au dernier acte. C'est une traduction de Sénèque : *Nec vivis mistus, nec sepultis.*

Et le sort qui l'accable,
Des morts & des vivans semble le séparer.

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant précisément la même chose à dire que Corneille, il m'était impossible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hazardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frain* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poison*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis soufrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la poésie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encor plus que pour les oreilles, *je ferais*, *j'aimerais*, &c. ne se

prononçent point autrement que *traits* & *attraits* : cependant on prétend que ces mots ne riment point ensemble, parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. Monsieur Racine avait mis dans son Andromaque :

M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirais.

Le scrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirais*, qui me paraît (à ne consulter que l'oreille) beaucoup plus juste que celle de *jamais*, qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage, ou plutôt des hommes qui l'établissent, est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raison, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère* : cependant on ne le soufre pas, & personne ne réclame contre cette injustice.

Il me paraît que la poésie française y gagnerait beaucoup, si on voulait secouer le joug de cet usage déraisonnable & tirannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce serait leur donner de nouvelles pensées ; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut se servir du mot propre ; on est obligé de chercher une pensée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense. C'est à cet esclavage qu'il faut imputer

plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos poetes les plus exacts. Les auteurs sentent encor mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'osent s'en afranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conséquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté; & si la poësie occupe encor mon loisir; je préférerai toujours les choses aux mots, & la pensée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une dissertation sur les choeurs.

MOnsieur, il ne me reste plus qu'à parler du choeur que j'introduis dans ma piéce. J'en ai fait un personage qui paraît à son rang comme les autres acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jetter plus d'intérêt dans la scène, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la seule qu'on devait prendre, je m'imagine que la maniere dont j'ai hazardé les choeurs, est la seule qui pouvait réussir parmi nous.

Chez les anciens, le choeur remplissait l'intervalle des actes, & paraissait toujours sur la scène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car

ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était passé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes suivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaisir de la surprise; ou enfin il était étranger au sujet, & par conséquent il devait ennuyer.

La présence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encor plus impraticable : l'intrigue d'une piéce intéressante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des secrets à se confier. Eh ! le moyen de dire son secret à tout un peuple ? C'est une chose plaisante de voir Phèdre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour incestueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule ; c'est qu'ils étaient persuadés que le chœur était la base & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens savaient que ce spectacle avait commencé par une troupe de paysans yvres qui chantaient les louanges de Bacchus, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des dieux, rapellassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-tems même le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur, & les personnages qu'on y ajoûta, ne furent regardés que comme des épisodes ; & il y a encor aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assu-

rer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'est comme si, dans une même piéce, on voulait que nous missions Paris, Londres & Madrid sur le théâtre, parce que nos pères en usaient ainsi, lorsque la comédie fut établie en France.

Monsieur Racine qui a introduit des chœurs dans Athalie & dans Esther, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs ; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes ; encor a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorsqu'Esther a raconté ses avantures à Elise? Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air,

Mes filles, chantez nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même scène : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu, après la déclaration de Phèdre, ou après la conversation de Sévère & de Pauline.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hazarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement

lorſqu'il eſt néceſſaire pour l'ornement de la ſcène : encor n'y a-t-il que très-peu de ſujets où cette nouveauté puiſſe être reçue. Le chœur ſerait abſolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, & généralement dans toutes les piéces dont l'intrigue n'eſt fondée que ſur les intérets de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des piéces où il s'agit du ſalut de tout un peuple.

Les Thébains ſont les premiers intéreſſés dans le ſujet de ma tragédie ; c'eſt de leur mort ou de leur vie dont il s'agit, & il ne paraît pas hors des bienſéances de faire paraître quelquefois ſur la ſcène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

*A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'*OEDIPE.

MOnſieur, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déja reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des dé-

fauts que l'obſervateur reléve; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vû ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'Oedipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan, ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma piéce; c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon à Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais Créon aurait été un perſonage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, & même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus ſûr dans cette carriére dangereuſe.

On m'a fait apercevoir que pluſieurs vers de ma piéce ſe trouvaient dans d'autres piéces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car,

ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées & dans les mêmes tours; il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir, & que hors ces deux beaux vers de Corneille, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces:

Eſt-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma piéce il y avait:

Eſt-ce vous, Philoctète? en croirai-je mes yeux?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'aporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe: celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire: la ſeconde eſt d'un homme de lettres; & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſſéde mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réuſſi. Le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offenſé; & même de tous ceux qui ont vû

cette satyre en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de Ribou, lorsque sa lettre aura décillé les yeux du public; heureusement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si sa satyre est bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet; & au lieu que les piéces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'Escobar eut à Pascal. Cette comparaison me paraît assez juste; car ma poësie pourait bien être aussi relâchée que la morale d'Escobar; & il y a quelques traits dans la satyre de ma piéce, qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisiéme critique; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. J'en attends encor deux autres. Voilà bien des ennemis; mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encor davantage.

APROBATION DE L'AUTEUR.

Ayant été obligé de relire le fatras ci-dessus pour diriger les éditeurs. Je déclare avoir trouvé tout cela fort inutile. Que de choses on écrit qu'on voudrait bien ensuite n'avoir pas écrites!

VOLTAIRE.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

en 1762 & en 1771.

PRÉFACE.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vûs aplaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pû m'attirer des sufrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière. Ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continuë, si la piéce n'a point ce charme inexprimable de la poësie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de monsieur *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer, que les vers soient la dernière partie d'une piéce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. Monsieur *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui sufirent à peine pour écrire PHEDRE. *Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des re-

présentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens; sa pièce, tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; & sans la *Phèdre* de monsieur *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux ouvrages? La conduite en est à peu près la même. *Phèdre* est mourante dans l'une & dans l'autre. *Thésée* est absent dans les premiers actes: il passe pour avoir été aux enfers avec *Pirithoüs*. *Hippolite* son fils veut quitter *Trézène*; il veut fuir *Aricie* qu'il aime. Il déclare sa passion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, & son gouverneur fait le récit de sa mort. Il y a plus. Les personnages des deux pièces se trouvant dans les mêmes situations, disent presque les mêmes choses; mais c'est là qu'on distingue le grand homme, & le mauvais poëte. C'est lorsque *Racine* & *Pradon* pensent de même, qu'ils sont le plus différens. En voici un exemple bien sensible dans la déclaration d'*Hippolite* à *Aricie*. Monsieur *Racine* fait ainsi parler *Hippolite*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai longtems insulté;

Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages,
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente;
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, desespéré,
Portant partout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve;
Présente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolite.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolite* s'exprime dans *Pradon*,

Assez, & trop longtems, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane;
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chasser dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse;
Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse;
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vai, ce n'est que pour penser à vous.

On ne saurait lire ces deux piéces de comparaison, sans admirer l'une & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentimens & de pensées ; car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées ; mais la façon de les exprimer distingue l'homme d'esprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'esprit ; & le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme monsieur *Racine*, il faudrait avoir son génie, & polir autant que lui ses ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec des talens si faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes ouvrages ? Je sens avec déplaisir toutes les fautes qui sont dans la contexture de cette piéce, aussi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, si j'avais pû retarder cette édition ; mais j'en aurais encor laissé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme, par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent ; on voit la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette piéce : les lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est nécessaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite sur le choix du sujet de *Marianne*. Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses

les

les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal*; & on ajoûtait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je suplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les piéces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang du fils d'*Agamemnon*: les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome: l'*Oedipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du second genre sont *Britannicus*, *Phèdre*, *Mithridate &c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la piéce: tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les princes; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ses deux fils en sont amoureux aussi; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé. Phèdre est une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs. Néron est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.* Voilà des sujets que

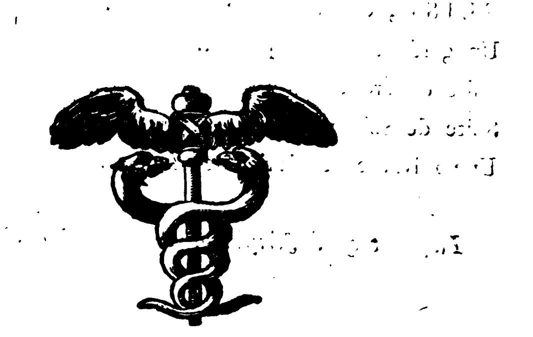
Molière a pû traiter comme *Racine*. Aussi l'intrigue de l'*Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate*. *Harpagon* & le roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse; & les deux piéces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues. L'un a amusé, a réjouï, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare : *Racine* a représenté les faiblesses d'un grand roi, & les a rendues respectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un représentera sous une treille des paysans pleins d'une joye naïve, grossière & effrénée, autour d'une table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les festins des dieux, leur joye majestueuse. Et tous deux seront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut apliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracasseries d'une belle-sœur, sont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *grand*, éperdûment amoureux d'une femme aussi vertueuse que belle; la passion furieuse de ce roi si fameux par ses grandes qua-

lités, par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens : ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour : l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres, la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encor dans le monde, qui avait vû ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui pour comble de douleur ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! peut-on dire, qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt-là ſur-tout que *ſelon ce que l'on peut être, les choſes changent de nom.*



ACTEURS.

HÉRODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, ſœur d'Hérode.

SOHÊME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, }
IDAMAS, } miniſtres d'Hérode.

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ÉLISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une ſuivante de Mariamne, muette.

La Scène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUi, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma présence
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déja dans ses états n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné,
Et que la reine assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.

Je l'avoue à regret ; j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encor avec idolâtrie
Le sang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & surtout ses malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont séduit tous les cœurs ;
Et leurs vœux indiscrets la nommant souveraine,
Semblaient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vû par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses états suivi de la vengeance ;
Son nom seul a partout répandu la terreur ;
Et les Juifs en silence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazael, il est vrai qu'Hérode va paraître ;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouïr,
N'est qu'une ombre qui passe & va s'évanouïr.
Mon frère m'était cher, & son bonheur m'oprime ;
Mariamne triomphe, & je suis sa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous,
Quand la reine à ses pieds reverra son époux ?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi séduit nous fut toujours fatale :
Son esprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conserve encor pour nous la même inimitié.

Elle nous outragea, je l'ai trop offenfée;
A notre abaiffement elle eft intéreffée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiffans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la reine unit la deftinée,
L'amour prodigieux, dont ce prince eft épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce monarque inflexible
Dépofer à fes pieds fa majefté terrible,
Et chercher dans fes yeux irrités ou diftraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vû frémir, foupirer & fe plaindre,
La flater, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans fon amour, foumis dans fes fureurs,
Efclave en fon palais, héros par tout ailleurs.
Que dis-je! en puniffant une ingrate famille,
Fumant du fang du père, il adorait la fille:
Le fer encor fanglant, & que vous excitiez,
Etait levé fur elle, & tombait à fes pieds.

MAZAEL.

Mais fongez que dans Rome éloigné de fa vuë,
Sa chaîne de fi loin femble s'être rompuë.

SALOME.

Croyez-moi, fon retour en refferre les nœuds,
Et fes trompeurs apas font toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à foi-même inhumaine,
Toujours de fon époux a recherché la haine.

Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères,
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.
Hérode en tous les tems sombre, chagrin, jaloux,
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes,
Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible souverain;
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province,
Il sait penser en sage, & gouverner en prince.
Je n'aperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui dont l'esprit rigide, & la sagesse austère,

Parut tant méprifer ces foles paffions,
De nos vains courtifans vaines illufions ?
Au roi fon allié ferait-il cette offenfe ?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eft d'intelligence.

MAZAEL.

Le fang & l'amitié les uniffent tous deux;
Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux;
Sur mon malheur nouveau je fuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & fes difcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inftruite affez.

MAZAEL.

Vous penfez en effet qu'une femme févère,
Qui pleure encor ici fon ayeul & fon frère,
Et dont l'efprit hautain (qu'aigriffent fes malheurs)
Se nourit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funefte avantage,
D'enlever un amant qui fous vos loix s'engage !
L'amour eft-il connu de fon fuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'infpire, au moins, & c'eft là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point ? Cette ame impérieufe,
Par excès de fierté femble être vertueufe,
A vivre fans reproche elle a mis fon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil fi vanté trouve enfin fon écueil.

Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flate la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſufit; ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs
Le plaiſir inſultant de jouïr de mes pleurs.
Enfin, c'eſt trop languir dans cette indigne gène;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient: allez: mon ſort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

APprochez; votre cœur n'eſt point né pour trahir,
Et le mien n'eſt pas fait pour ſoufrir qu'on l'abuſe.
Le roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuſe.
Ne conſultez ici que vos ſeuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos ſentiments ſecrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconſtance,
Dont je mépriſerais la vaine & faible offenſe.
Je ne ſais point deſcendre à des tranſports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte eſt pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous aprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.

J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, madame, abuſer contre moi
Du pouvoir que Céſar lui laiſſe en Paleſtine;
En m'acordant ſa ſœur il cherchait ma ruine.
Au rang de ſes vaſſaux il oſait me compter.
J'ai ſoutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguſte:
Je ne crains point Hérode; & l'empereur eſt juſte.
Mais je ne peux ſoufrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je ſuis mécontent.
D'ailleurs, vous connaiſſez cette cour orageuſe.
Sa famille avec lui fut toujours malheureuſe;
De tout ce qui l'aproche il craint des trahiſons:
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut ſuivie.
Mariamne a vécu, dans ce triſte ſéjour,
Entre la barbarie, & les tranſports d'amour.
Tantôt ſous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & ſon époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHEME.

Ignorez-vous, princeſſe,
Que ſon ſang eſt le mien, que ſon ſort m'intéreſſe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Aprenez encor plus ;
J'ai craint longtems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fait naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon couroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous ;
Je pars : ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.
Je renonce à la fois à ce prince, à sa cour,
A tout engagement, & surtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère,
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni couroux, ni dépit ;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, seigneur, a vu des crimes ;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems se laissent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguisez,
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez.
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée ;
De votre changement mon ame est peu frapée ;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux,

Craignez d'en exciter qui vous ſuivraient peut-être
Juſqu'aux faibles états dont vous êtes le maître.
(*elle ſort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Où tendait ce diſcours? que veut-elle? & pourquoi
Penſe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je ſoupire! & que pour Mariamne
Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane!
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer!

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs;
La ſecte dont je ſuis, forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir;
J'ai voulu la ſervir; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juste, & magnanime;
Il se plait à venger la vertu qu'on oprime.
Puissiez-vous écouter, dans cette affreuse cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre sa défense?
Qui n'aurait comme moi chéri son innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à son secours?
Et qui pour la sauver n'eût prodigué ses jours?
Ami, mon cœur est pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller sur elle,
Quand Hérode partit, incertain de son sort,
Quand il chercha dans Rome ou le sceptre ou la mort.
Plein de sa passion, forcenée & jalouse,
Il tremblait qu'après lui sa malheureuse épouse,
Du trône descendue, esclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouse adorée.
Phérore fut chargé du ministère affreux
D'immoler cet objet de ses horribles feux.
Phérore m'instruisit de ces ordres coupables.
J'ai veillé sur des jours si chers, si déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et surtout à ses yeux dérobant son danger;
J'ai voulu la servir sans lui causer d'allarmes;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ses charmes.
L'amour ne règne point sur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'est moi qui l'ai domté;

Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
J'ai voulu la venger, & non pas la séduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le sceptre de Judée est remis en ses mains.
Il revient triomphant sur ce sanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il est idolâtre,
Qu'il oprima souvent, qu'il adora toujours.
Leurs désastres communs ont terminé leur cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuse;
Je n'ai plus qu'à partir — Mariamne est heureuse.
Je ne la verrai plus — mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triste cœur est fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux est horrible & funeste;
Qui connait Mariamne, abhorre tout le reste.
La retraite a pour moi des charmes assez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans:
Préférant mon partage au plus beau diadéme,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine en proie à ses douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte,
Dont pour sa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné ?

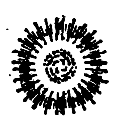
ELISE.

Elle a sû l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les soins de Salome elle en est informée.

SOHEME.

Ainsi cette ennemie au trouble acoutumée,
Par des troubles nouveaux pense encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !
Quelle odieuse cour ! & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que sur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouïs,
Vit périr autrefois son époux & son fils.
Mariamne lui reste, elle tremble pour elle ;
La crainte est bien permise à l'amour maternelle.
Elise, je vous suis, je marche sur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez soin de ces tristes climats,
De Mariamne encor écartez cet orage,
Conservez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère,
Dont vous faites inſtruire & la fille, & la mère,
Ce ſecret revélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés;
Vous ſeule aurez fait naitre & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon deſeſpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & ſûr apui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice,
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.

Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,
Où la prudence échouë, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au roi, cédez à la tempête;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'apuye,
Et tu vois cependant les afronts que j'eſſuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, parait inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eſt-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte, & ma chute prochaine,
Et cet afront ſecret, & la publique haine.
Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.

Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit ;
Ma mort va ſignaler ma chute & ſon crédit.
Je ne me flate point : je ſais comme en ſa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voye !

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joye.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.

Poffédez déformais fon ame & fon empire:
C'eft ce qu'à vos vertus mon amitié défire;
Et je vais par mes foins ferrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le fien.

MARIAMNE.

Je ne prétens de vous, ni n'attens ce fervice.
Je vous connais, madame, & je vous rens juftice.
Je fais par quels complots, je fais par quels détours,
Votre haine impuiffante a pourfuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être:
Mais vous deviez du moins aprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je fais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vû tous vos deffeins, & je vous les pardonne;
C'eft à vos feuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois après de fi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eft porter un peu loin votre injufte colère.
Ma conduite, mes foins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être fufiront pour me juftifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je fuis, c'eft affez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'ofe ici, grande reine, attefter l'Eternel,
Que mes foins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazäël.

Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur couroux ;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome*).

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, madame,
Aller aprendre au roi les ſecrets de mon ame ;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'opoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin: vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

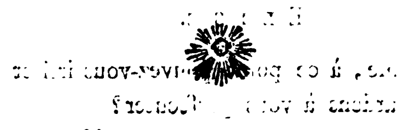
Ah ! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?

La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encor est peut-être étendue ;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous apelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous apuie.
Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Sohême, dont le nom si craint, si respecté,
Longtems de vos tyrans contint la cruauté ;
Sohême va partir, nul espoir ne vous reste.
Auguste à votre époux laisse un pouvoir funeste.
Qui sait dans quels desseins il revient aujourd'hui ?
Tout, jusqu'à son amour, est à craindre de lui ;
Vous le voyez trop bien ; sa sombre jalousie
Au delà du tombeau portait sa frénésie ;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez dissimuler.
La vertu sans prudence, hélas! est dangereuse.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il est vrai, fut trop impérieuse,
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais besoin.
De mon sort à Sohême abandonnons le soin ;
Qu'il vienne, je l'attends ; qu'il règle ma conduite.
Mon projet est hardi, je frémis de la suite.
Faites venir Sohême.

(*Elise sort*).



SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma mère au deſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'acompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégoutant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter au roi des ſouverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrètes;
Ouvrez les yeux, madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vû trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;
L'Orient revolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'afront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi longtems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet oracle obſcur acompli la moitié.

Madame, après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, acomplirait le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est tems désormais de prévenir ses coups;
Il est tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nouri dans ce palais près des rois vos ayeux,
Je suis prêt à vous suivre en tout tems, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste,
Si la terre avec joye embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut; je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

JE viens m'offrir, madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprens, parlez, & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, ſeigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter, par d'inutiles vœux,
Les ſecours d'un héros, l'apui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſufrage.
Malgré ſes cruautés, malgré mon deſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux ; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore ;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès longtems, loin d'un lieu ſi coupable
Demander au ſénat un aſyle honorable :
Mais, ſeigneur, je n'ai pû, dans les troubles divers,
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.

Auguste au monde entier donne aujourd'hui la paix ;
Sur toute la nature il répand ses bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuse,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on oprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontés plus justement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer son apui ?
Pour conserver les fils, pour consoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espère :
Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu généreux protecteur ;
A vous, à qui je dois ce jour que je respire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains ;
Enlevez l'innocence au fer des assassins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je pense
De ces sombres regards, & de ce long silence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, ... je respecte trop vos ordres absolus.
Mes gardes vous suivront jusques dans l'Italie ;
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi, rompez vos nœuds infortunés ;
Il est assez puni, si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à son injustice ;
Et je sens qu'il n'est point de si cruel suplice...

Pardonnez-moi ce mot, il m'échape à regret ;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flatais, ſeigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable ;
Ni que dans mes périls il me falût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien derobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublirai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime ;
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHEME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée ;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.

Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reste, s'il le faut, pour vous désabuser,
Pour vous respecter plus, pour ne plus m'exposer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, madame, est le seul qui me touche;
J'y sacrifirai tout; mes amis, mes soldats,
Vous conduiront aux bords où s'adressent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reste de puissance.
D'un tyran soupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai servie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il sufit, je vous crois: d'indignes passions
Ne doivent point souiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expose;
Vous courez à la mort, & j'en serai la cause.
Comment puis-je vous suivre? & comment demeurer?
Je n'ai de sentiment que pour vous admirer.

SOHEME.

Venez prendre conseil de votre mère en larmes;
De votre fermeté plus que de ses allarmes,
Du péril qui vous presse, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'est à ménager.
Il est roi, je le sais; mais César est son juge:
Tout vous menace ici; Rome est votre refuge;

Mais ſongez que Sohéme, en vous ofrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;
Que le ſang de nos rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter: & dans mon deſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en ateſte; ils ſont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, fuite.

NARBAS.

Le tems eſt précieux, ſeigneur, Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déja par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains nos pontifes l'attendent;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle;
Qui ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,

La conjure en tremblant de presser son départ.
La reine flote, hésite, & partira trop tard.
C'est vous dont la bonté peut hâter sa sortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conservez une auguste famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes sont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Soufrez donc qu'à l'instant un serviteur fidelle
Se prépare, seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce séjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt si sacré soit respecté des ondes;
Que le ciel attendri par ses douleurs profondes,
Fasse lever sur elle un soleil plus serein.
Et vous, vieillard heureux, qui suivez son destin,
Des serviteurs des rois sage & parfait modelle,
Votre sort est trop beau: vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, suite de Sohême.

SOHEME.

Mais déja le roi vient; déja dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.

Quel

Quel retour, justes dieux! Que je crains sa présence!
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'apas?
De venger sa vertu?.... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, suite.

SOHEME.

AMi, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode est souverain, est-il digne de l'être?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture!
Salome & Mazael s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste & ne sait point flater.

Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables;
Hérode en a pâli: des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche; & ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainsi ce conquérant, qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Asie,
Dans sa propre maison voit sa gloire avilie.
Haï de son épouse, abusé par sa sœur,
Déchiré de soupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le dessein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer ses secrets sentimens,
Et de son cœur troublé les soudains mouvemens.
Il observe avec nous un silence farouche;
Le nom de Mariamne échape de sa bouche.
Il menace, il soupire, il donne en frémissant
Quelques ordres secrets, qu'il révoque à l'instant.
D'un sang qu'il détestait Mariamne est formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il sufit, Idamas.
La reine est en danger; Ammon, suivez mes pas;
Venez, c'est à moi seul de sauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainsi du roi vous fuirez la présence,

Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Imposèraient silence à la perversité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre soin m'anime;
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.

Il sort.

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévois!
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi Sohême aussi semble éviter ma vuë!
Quelle horreur devant moi s'est partout répanduë!
Ciel! ne puis-je inspirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a semés sa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes allarmes.

HERODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous versez des larmes?

Vous, ce roi fortuné, si sage en ses desseins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains?
Songez, seigneur, songez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez, que près d'Auguste apellé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des rois.
Revoyez à vos loix Jérusalem renduë,
Jadis par vous conquise, & par vous défenduë,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
En contemplant son prince au faite du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre:
Le destin m'a frapé de ses plus rudes coups;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte?
Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne soufrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flateurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout le peuple charmé...

HERODE.

Eh! croyez-vous encor, que je puisse être aimé?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur ſuprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non: je ſuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vuë.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, ſeigneur?

HERODE.

Eh! quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevüe, ô dieux! quels combats! quel ſuplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.

Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi,
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée:
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh, seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous justifier?
Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang, qui la forma, fut un sang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi;
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pû....

HERODE.

N'importe.

Hircan était son père, il falait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique afreuse a perdu sa famille:
J'ai fait périr le père, & j'ai proscrit la fille:
J'ai voulu la haïr, j'ai trop sû l'oprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse:

Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous!

HERODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, ... si sa foi, ... mais c'est trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a souferts elle accuse ma sœur;
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! seigneur, vous voulez...

HERODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui; mon cœur désormais la voit, la considére,
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.

Il le faut avouer, on m'a vû dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,
Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait. Je prétens, plus juste & moins sévère,
Par le bonheur public essayer de lui plaire.
L'état va respirer sous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes,
Des peuples oprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & surtout à sa vuë
Peins bien le repentir de mon ame éperduë:
Dis lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & revien. Que vois-je? c'est ma sœur.
à Mazaël.
Sortez.... A quels chagrins ma vie est condamnée!



SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous: mais je suis étonnée
Que la reine & Sohême évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle, & si peu de respect.

HERODE.

L'un m'offense, il est vrai, — mais l'autre est excusable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le couroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin se répandent sur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus misérable.
Assez & trop longtems sur ma triste maison
La vengeance & la haine ont versé leur poison.
De la reine & de vous les discordes cruelles
Seraient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entens-je? Ah fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande; un frère vous en prie.

Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre!
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez vous, plaignez moi; mais partez.

SALOME.

Moi, ſeigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire;
A vos moindres déſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature;
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rapelle encor moins mes ſervices paſſés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous penſé, que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre ſa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreſſés à veiller ſur vos jours
Pouront de ſes complots démêler les détours?
Son couroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête

Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah! laissez moi douter un moment de sa haine;
Laissez moi me flater de regagner son cœur;
Ne me détrompez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la reine & moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés son cœur s'est endurci,
Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez savoir, si vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à son gré peut menacer mes jours;
Ils me sont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'est chère.

SALOME.

Ah! c'est trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expose à me perdre, & cherche à vous servir:
Et je vais vous parler, dussiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour surmonte,
Connaissez Mariamne, & voyez votre honte.
C'est peu des fiers dédains dont son cœur est armé;
C'est peu de vous haïr;... un autre en est aimé.

HERODE.

Un autre en est aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?

Ma sœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai longtems crue, & les cieux m'en puniſſent.
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent.
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, madame, arrêtez.
Un autre en eſt aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle;
Pourſuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puiſque vous le voulez...

HERODE.

Frape: voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'eſt...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah! feigneur,
Venez, ne foufrez pas que ce crime s'achève:
Votre époufe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! Où fuis-je? juftes cieux!

MAZAEL.

Sa mère, fes enfans quittaient déja ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite.
Il place auprès des murs une efcorte fecrète:
Mariamne l'attend pour fortir du palais:
Et vous allez, feigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme eft rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez, à fon courroux connaiffez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eft encor Hérode, & s'il fait fe venger.

Fin du troifiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi! lorsque sans retour Mariamne est perduë,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux est renduë,
Dans ces sombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en se vengeant le roi va vous venger.
Sa fureur est au comble; & moi-même je n'ose
Regarder sans effroi les malheurs que je cause.
Vous avez vû tantôt ce spectacle inhumain,
Ces esclaves tremblans égorgés de sa main,
Près de leurs corps sanglans la reine évanouie,
Le roi le bras levé, prêt à trancher sa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embrassant ses genoux,
Et présentant leur tête au-devant de ses coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi, je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras promt à punir, promt à se désarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuse, & toujours aveuglée,
En ses transports soudains s'est peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ses emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux sentimens?

Il me hait encor plus; & mon malheureux frère,
Forcé de ſe venger d'une épouſe adultère,
Semble me reprocher ſa honte & ſon malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de ſon cœur:
Il gémit en ſecret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il ſe peut, ne punir que moi-même.
Il eſt faible, & tiran; ſon cœur eſt incertain.
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin;
Deux fois j'ai vû l'amour ſuccéder à la haine;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la reine.

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

IL vient! de quelle horreur il parait agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance eſt-elle en ſûreté?

MAZAEL.

Me préſerve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément & ſage irritant la colère,
Oſe ſe faire entendre, entre la reine & lui!
Mais, ſeigneur, contre vous Sohême eſt ſon apui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez ſur vous-même.
Redoutez ſes complots & la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous aprouvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié,
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déja parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échaper,
Avant le coup mortel dont je dois te fraper.

Va,

Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, sous mes coups, tout son sang rejaillisse
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton suplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême est absent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, sa garde est dispersée,
Saisissez, achevez une vengeance aisée.

SALOME.

Mais au peuple, surtout, cachez votre douleur.
D'un spectacle funeste épargnez vous l'horreur.
Loin de ces tristes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'afronts la douloureuse image.

HERODE.

Je vois quel est son crime, & quel fut son projet.
Je vois pour qui Sohême ainsi vous outrageait.

SALOME.

Laissez mes intérêts, songez à votre offense.

HERODE.

Elle avait jusqu'ici vécu dans l'innocence,
Je ne lui reprochais que ses emportemens,
Cette audace oposée à tous mes sentimens,
Ses mépris pour ma race, & ses altiers murmures.
Du sang asmonéen j'essuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon deshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée, oubliez-la, seigneur,

Calmez vous.

HERODE.

Non; je veux la voir & la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;
Qu'elle tremble en voyant l'apareil du trépas;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi! seigneur, vous voulez vous montrer à sa vuë?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résoluë.
Vainement l'infidèle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop sû plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma sœur, pour un moment, soufrez que je respire.
Qu'on apelle la reine. Et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien?

Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté si longtems adorée.
Non, elle périra; non, sa mort est jurée.
Vous serez répandu, sang de mes ennemis,
Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, & que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, gardes.

ELISE.

REprenez vos esprits, madame, c'est le roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vai-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elise, soutien-moi, mes forces s'affaiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reste,
D'une vie à tous deux également funeste?
Vous le pouvez: frapez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorsque mon cœur si longtems offensé,
Indulgent pour vous seule, oubliait le passé,
Lorsque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite si noire?
Quel dessein, quelle haine a pû vous posséder?

MARIAMNE.

Ah! seigneur, est-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais si loin de ces lieux j'ai cherché quelque asyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaissant les droits,
A voulu se soustraire à son obéïssance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naissance,
A mes périls présens, à mes malheurs passés,
Et condamnez ma fuite après, si vous l'osez.

HERODE.

Quoi! lorsqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il sufit de ma vie.

D'un si cruel afront cessez de me couvrir;
Laissez-moi chez les morts descendre sans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frapez. Mais en portant vos coups,
Respectez Mariamne, & même son époux.

HERODE.

Perfide! il vous sied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me deshonore!
Vos coupables dédains vous accusent assez,
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse, ou ma haine?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez soin de mes fils; respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.

Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné ;
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné ;
Ce cœur qui n'a point sû, trop superbe peut-être
Déguiser ses douleurs, & ménager un maître ;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu ? quel charme, & quel pouvoir suprême
Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même ?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel !

HERODE.

... O faiblesse ! ô fureur !

MARIAMNE.

De l'état où je suis voyez du moins l'horreur.
Otez moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah ! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait : je me rens : bannissez votre effroi ;
Puisque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse, & de défense,
Ma tendresse pour vous vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô ciel ! en est-ce assez, amour ?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inexorable ?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable ?
Mariamne, cessons de nous persécuter ;
Nos cœurs ne sont-ils faits que pour se détester ?

Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre ?
Finissons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons sur nous-mêmes à régner en ce jour ;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juste ciel que j'implore,
Vous savez de quel sang la sienne fume encore.

HÉRODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon roi.
J'ai répandu son sang, pour régner avec toi.
Ta haine en est le prix, ta haine est légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je ? son trépas, l'afront fait à tes fils
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jusqu'à toi porté sa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pû te soupçonner ;
Et l'effort des vertus est de me pardonner.
D'un trait si généreux ton cœur seul est capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma faiblesse ;
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux desordre où mon âme s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare,

Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourai-je en effet compter sur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as sû la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en cessant de m'aimer.
Que ton crime & le mien soient noyés dans mes larmes.
Je te jure.....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, un garde.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple est en armes.
Dans le sang des boureaux il vient de renverser
L'échafaut que Salome a déja fait dresser.
Au peuple, à vos soldats, Sohême parle en maître:
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous auriez pû, perfide!...

MARIAMNE.

Ah! seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vai remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraine,
Et qu'unis malgré toi.... Qu'on la garde, soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, gardes.

SALOME.

Mon frère, aux citoïens ne vous présentez pas.
Le peuple soulevé demande votre vie;
Le nom de Mariamne excite leur furie;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
De l'horreur où je suis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma sœur, veillez sur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'atteste les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis sont déja sous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laisser la coupable impunie!
Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie;
Je veux, j'ordonne;... hélas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, & vai chercher la mort.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

ELoignez-vous, soldats; daignez laisser du moins
Votre reine un moment respirer sans témoins.

Les gardes se retirent au coin du théâtre.

Voilà donc, juste Dieu, quelle est ma destinée!
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui semblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! & toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flateuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vû périr mon frère;
Mon époux à mes yeux à massacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restait; on ose la flétrir.

Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'apris de mes ayeux, que je sais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Défends au moins ma gloire ;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire ;
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu c'est assez la venger.
Mais quel tumulte affreux ! quels cris ! quelles allarmes !
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en suis la cause, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'est-ce que je voi ?

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON, soldats d'Hérode, soldats de Sohême.

SOHEME.

Fuyez, vils ennemis qui gardez votre reine ;
Lâches, disparaissez. Soldats qu'on les enchaîne.

Les gardes & les soldats d'Hérode s'en vont.

Venez, reine, venez, secondez nos efforts :
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos persécuteurs vous n'êtes plus livrée :
Ils n'ont pû de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans son perfide sang Mazaël est plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.

D'un instant précieux saisissez l'avantage;
Mettez ce front auguste à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'est plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'afront cruel, & la tache trop noire,
Dont les soupçons d'Hérode ont offensé ma gloire;
Je les mériterais, si je pouvais soufrir
Cet apui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre secours, & non sa barbarie.
Il est honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me justifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuse princesse?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems presse.
Craignez encor Hérode, armé du desespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous servant, toujours je vous offense?
Je vai donc, malgré vous, servir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez.
Je revole au combat, & mon bras . . .

MARIAMNE.

Arrêtez:

Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable;
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.
C'est lui de qui les droits....

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les noeuds les plus saints....

SOHEME.

Tous vos noeuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez vous d'un barbare.
Sauvez tant de vertus....

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

SOHEME.

Il a souillé sa main du sang de votre père.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô constance! ô coeur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!

Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échape, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre:
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi:
Sauvez le roi lui-même.

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes transports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Apellons à grands cris nos peuples & nos prêtres;
Ils protégeront tous le pur ſang de leurs maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez....

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſoufrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un deſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du roi j'arrêterai les coups,
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.

Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient ; son danger me rapelle.
Ma gloire me l'ordonne ; & promte à l'écouter,
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel désordre extrême ?

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas ! c'est Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, gardes.

HERODE.

ILs se sont vûs ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, seigneur, ne soufrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle !

SCENE

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, gardes.

HERODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidèle.
Eh bien! braves ſoldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils ſont défaits; votre peuple eſt ſoumis.
Sohême tout ſanglant vous laiſſe la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire! . . . .

IDAMAS.

Elle eſt triſte; & tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je pers l'indigne objet que je n'ai pû gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé, ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate: oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais;
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſuplice?

IDAMAS.

Oui, feigneur.

HERODE.

Quoi ! fi-tot on a pû m'obéïr ?
Infortuné monarque ! elle va donc périr ?
Tout eft prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont faifie ;
Votre vengeance, hélas ! fera trop bien fervie.

HERODE.

Elle a voulu fa perte, elle a fû m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penfer.
Hélas ! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, époufe criminelle ?

SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NArbas, où courez-vous ? Jufte ciel ! vous pleurez !
De crainte, en le voyant, mes fens font pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, fur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets ſuperflus!

HERODE.

Quoi? c'en eſt fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'eſt plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à ſa mémoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, ſeigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entens-je? ah malheureux! ah deſeſpoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſuplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!

Monftre, quels châtimens font pour toi réfervés ?
Que ton fang, que le mien ... Ah! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funefte.

NARBAS.

Comment pourai-je hélas! vous aprendre le refte?
Vos gardes de ces lieux ont ofé l'arracher.
Elle a fuivi leurs pas fans vous rien reprocher,
Sans afecter d'orgueil, & fans montrer de crainte.
La douce majefté fur fon front était peinte.
La modefte innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans fes beaux yeux, ainfi que dans fon cœur.
Son malheur ajoûtait à l'éclat de fes charmes.
Nos prêtres, nos hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos foldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris afreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce défordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On difait hautement, qu'un arrêt fi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne fenfible,
Confolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaut on a conduit fes pas.
C'eft là qu'en foulevant fes mains apefanties,
Du poids afreux des fers indignement flétries,
„ Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
„ Mariamne en mourant ne pleure que fur vous.

„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices!
„ Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
„ Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
„ Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des boureaux cette tête charmante,
Dont la terre admirait les modeſtes apas.
Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras;
J'ai vû tomber...

HERODE.

Tu meurs, & je reſpire encore
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, puni-moi,
Vien déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage;
Il ſuccombe à ſes maux.

HERODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés!
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la reine.

Vous pleurez, vous n'ofez vous aprocher de moi!
Trifte Jérufalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi fuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment fera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, feigneur!

HERODE.

Oui: je fens que fa vuë
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë;
Toujours devant fes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eft moins troublé, mes jours font plus fereins.
Déja même à fon nom mes douleurs s'afaibliffent;
Déja de mon chagrin les ombres s'éclairciffent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pû, feigneur, oublier fon trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le tranfporte;
Il ne fe connait plus.

HERODE.

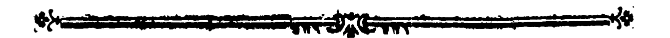
Quoi, Mariamne eft morte?

Ah! funeste raison, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triste, jour afreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre;
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendre:
Cachez sous les débris de vos superbes tours,
La place où Mariamne a vû trancher ses jours.
Quoi! Mariamne est morte, & j'en suis l'homicide!
Punissez, déchirez ce monstre parricide,
Armez-vous contre moi, sujets qui la perdez,
Tonnez, écrasez-moi, cieux qui la possédez.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



On a beaucoup regretté de très-beaux vers que monsieur de Voltaire a suprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à sa tragédie de MARIAMNE; *on a crû devoir les restituer ici, en y joignant les principales variantes, &c.*



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître ;
L'indocile Sion va trembler sous son maître.
Il enchaine à jamais la fortune à son char ;
Le favori d'Antoine est l'ami de César ;
Sa politique habile, égale à son courage,
De sa chûte imprévuë a réparé l'outrage.
Le sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . . :
. . . .

Mais c'en est fait, madame, il rentre en ses états.
Il l'aimait, il verra ses dangereux apas ;
Ces yeux toujours puissans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ses ennemis bientôt humiliés,
A ses moindres regards seront sacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pû la détruire ;

Et par de vains respects, par des soins assidus...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le roi....

SALOME.

Le roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime;
Ministre de ma haine, il attend sa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré son amour, Hérode a pû vous croire?
Il vous la sacrifie! Il prend de vous des loix!

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazaël, tu m'as vûë avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,
De son cœur soupçonneux j'avais trouvé l'accès,

Quand je croyais ſon ame à moi ſeule renduë,
Il voyait Mariamne, & j'étais confonduë.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La reine a vû cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſû mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Aprit à l'orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent.
Mon frère envelopé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il falut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rapelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel deſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes aproches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer ſa peine.
Je ſaiſis cet inſtant précieux à ma haine:

Dans ſon cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai ſon courroux, j'aigris ſon deſeſpoir ;
J'empoiſonnai le trait dont il ſentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les reſtes dangereux
D'un ſang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même inſtant ſa facile colère
Deshérita les fils, & condamna la mère.
Mais ſa fureur encor flatait peu mes ſouhaits :
L'amour qui la cauſait en repouſſait les traits.
De ce fatal objet telle était la puiſſance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait ſa vengeance.
Je preſſai ſon départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ſes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux ſon outrage :
Il eut honte en ſecret de ſon peu de courage :
De moment en moment ſes yeux ſe ſont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à ſon eſprit cette reine implacable,
Son crédit, ſes amis, ces juifs ſéditieux,
Du ſang aſmonéen partiſans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé ſa jalouſie.
Il a craint pour ſa gloire, il a craint pour ſa vie.
Tu ſais que dès longtems en bute aux trahiſons,
Son cœur de toutes parts eſt ouvert aux ſoupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans ſa défiance,
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai ſû fixer ſon courroux incertain ;
Il a ſigné l'arrêt, & j'ai conduit ſa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup eſt néceſſaire :
Mais avez-vous prévu, ſi ce préteur auſtère,
Qui ſous les loix d'Auguſte a remis cet état,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le ſavez, eſt ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor ſous le poids de ce trône ébranlé;
Votre pouvoir n'eſt rien, ſi Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité ſuprême,
Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom romain,
Dans ſes états encor agir en ſouverain.
Varus ſoufrira-t-il, que l'on óſe à ſa vuë
Immoler une reine en ſa garde reçuë?
Je connais les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Hérode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains la foudre eſt toujours prête.
Ces vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſurtout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à Céſar a ſû plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais, quoi qu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſait même, qui ſait, ſi paſſé ce moment
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?

Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère?
Je connais sa tendresse; il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroye,
Leur couroux passager troublera peu ma joye.
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter.
Je vai l'attendre; allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, suite de Varus.

VARUS.

SAlome & Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez; mandez à votre maître,
Que ses cruels desseins sont déja découverts,
Que son ministre infâme est ici dans les fers,
Et que Varus peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre... & ses complices.

Mais je respecte Hérode assez pour me flater,
Qu'il connaîtra le piège, où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonez plus de vos lâches maximes:
Songez, que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connait, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en reine soit servie,
Et respectez ses loix, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus;
Obéissez, vous dis-je, & ne repliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc sans tes soins, sans ton avis fidelle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice!
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur;
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on oprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.
Votre bras fut toujours l'apui des malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour &c.

. . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flâme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux....

VARUS.

Je ne m'en défens pas.
L'infortuné Varus adore ſes apas.
Je l'aime; il eſt trop vrai, mon ame toute nuë
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vuë:
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!

Je

Je ne reconnais plus ce Romain si sévère,
Qui parmi tant d'objets empressés à lui plaire,
N'a jamais abaissé ses superbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ses remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu sais, que mon courage
A la seule vertu réservu son hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux revoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains séduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il est vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent rois,
De son sort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux faisait couler ses pleurs.
Ce roi si redoutable au reste de l'Asie,

Fameux par ses exploits & par sa jalousie ;
Prudent, mais soupçonneux ; vaillant, mais inhumain,
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant il laissait en partage
A la fille des rois la honte & l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur :
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite.
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux.
Son devoir est sa loi ; sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance,
Et près d'Auguste encor implore mon apui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes
Contre ma liberté sont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruise en un jour ;
Non d'une passion, que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili ;
Et plein du noble feu, que sa vertu m'inspire,
Je prétens la venger, & non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses états ?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.

Hélas! près du sénat je l'ai servi moi-même.
Sans doute il a déja reçu son diadême;
Et cet indigne arrêt, que sa bouche a dicté,
Est le premier essai de son autorité.
Ah! son retour ici lui peut être funeste.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous servir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENfin vous le voyez, ma haine est confonduë.
Mariamne triomphe, & Salome est perduë.
Zarès fut sur les eaux trop longtems arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour son nouvel empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le roi,
Le ciel, les élémens, sont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme afreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi se repentait de sa juste rigueur.

De ſon fatal penchant l'aſcendant ordinaire
A revoqué l'arrêt dicté dans ſa colère.
J'en ai déja reçu les funeſtes avis ;
Et Zarès à ſon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiſſe en ces lieux qu'une douleur ſtérile,
Et le danger qui ſuit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, madame, il vous reſte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ſes charmes ;
J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets ;
Mais ſi je m'en raporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenuë une haine implacable.
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort ;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance,
Et lui-même en ces lieux aſſûrer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête ;
La foudre gronde encor : un arrêt ſi cruel
Va mettre entr'eux, madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine,
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOMÉ.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle.
Non, c'est par d'autres coups que je veux la fraper:
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des apas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ses charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux;
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrétement un frivole avantage,
Il sufit; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échape, & qu'il faut retenir.
Faites veiller surtout les regards mercenaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye?



SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .
Son amour mépriſé, ſon trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé ſa vengeance :
Mais ce feu violent s'eſt bientôt conſumé ;
L'amour arma ſon bras, l'amour l'a deſarmé.
. . . .
. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura ſa juſte récompenſe :
Vien, c'eſt à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor s'eſt peut-être étendue :

. . . .

Varus, aux nations, qui bornent cet état,
Ira porter bientôt les ordres du sénat.
Hélas! grace à ses soins, grace à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir suprême;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais:
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits;
Vous dépendrez ici de ce superbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raisons, j'en demeure frapée:
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés.
Que Varus vienne ici; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces afreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attens tout de Varus, d'Auguste, des Romains.

. . . .

. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .

. . . .

Loin de ces lieux sanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son trône;
Ses généreuses mains pourront sécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes ennemis son bras s'apesantisse:
C'est assez que mes fils, témoins de sa justice,
Formés par son exemple, & devenus romains,
Aprennent à régner des maîtres des humains.

. . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides assurés,
Jusques sur vos vaisseaux dans Sidon préparés.

. . . .

Je ne m'attendais pas, que vous dussiez vous-même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . .

Ma constante amitié respecte encor Varus.

. . . .



SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, ſeigneur, & changez de viſage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces faibleſſes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiſſais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la ſens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſait ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans couroux, ſa tranquille ſageſſe
M'aprenait mon devoir, & plaignait ma faibleſſe.
J'adorais, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi!

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs?
Quel eſt votre deſſein? . . . . .

VARUS.

Moi, que je l'abandonne!

Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne!
Non, non, mon cœur encor est trop digne du sien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je servirai la reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, suite de Varus.

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, soufrirez-vous?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . .

La reine en ce moment est-elle en sureté?
Et le sang innocent sera-t-il respecté?

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec ſoin ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçoneux Hérode écoute leurs diſcours:

. . . .

VARUS.

Je ſais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le ſénat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir:

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.
Suite d'Hérode.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

SEigneur, à vos deſſeins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi! tous deux ſans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monſtre ne paraiſſe. . . .
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laiſſe.
Ciel, qui pourra calmer un trouble ſi cruel?...
Demeurez, Idamas; demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien! voilà ce roi si fier & si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

A Mazaël.
Sortez. Termine, ô ciel! les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE bien, vous avez vû votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outragès nouveaux?

HERODE.

Madame, il n'est plus tems d'apesantir mes maux;

. . . .

. . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avoûrai, plus heureuse aparence
N'a d'un mensonge adroit soûtenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . .
. . . .

SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point; mais sauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiscrete furie:
Ce superbe préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HERODE.

Ah! ma sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain?

. . . .

Mais... Croyez-vous qu'Auguste aprouve ma rigueur?

SALOME.

Il la conseillerait; n'en doutez point, seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les rois a pris soin d'enseigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la reine, & tout vous justifie.

. . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

. . . .

ACTE V.

SCENE SIXIEME.

HERODE, IDAMAS, gardes.

. . . .

. . . .

IDAMAS.

MAis le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le couroux des Romains.
Songez-y bien, seigneur, & qu'une telle offense...

BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la première fois le 11 Décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

Cette tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'est de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de succès aux représentations ; elle ne fut jouée que seize fois, & c'est celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères & les gens de lettres philosophes aiment le mieux. Elle est ici fort différente des premières éditions.

DIS-

DISCOURS
SUR LA
TRAGÉDIE.
A MYLORD
BOLINGBROOKE.

De la rime, & de la difficulté de la versification française. Tragédies en prose. Exemples de la difficulté des vers français. La rime plait aux Français, même dans les comédies. Caractère du théâtre anglais. Défaut du théâtre français. Exemple du Caton *anglais. Comparaison du* Manlius *de monsieur* de la Fosse, *avec la* Venise *de monsieur* Otway. *Examen du* Jules César *de* Shakespear. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienséances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du spectacle dans la tragédie. Conseils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage représenté à Paris, ce n'est pas, MYLORD, qu'il n'y ait aussi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens esprits auxquels j'eusse pû rendre cet

hommage. Mais vous ſavez que la tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandſworth, chez mon ami monſieur *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette piéce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Soufrez donc que je vous préſente BRUTUS, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi bien que d'anglais, à vous qui m'aprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, MYLORD, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque acoûtumé à penſer en anglais: je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la mê-

(*) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

me abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poéſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais ſecouer le joug de la rime; elle eſt eſſentielle à la poéſie françaiſe. Notre langue ne comporte point d'inverſions: nos vers ne ſoufrent point d'enjambement: nos ſyllabes ne peuvent produire une harmonie ſenſible par leurs meſures longues ou brèves: nos céſures & un certain nombre de pieds ne

fufiraient pas pour diftinguer la profe d'avec la verfification ; la rime eft donc néceffaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Defpréaux*, ont tellement acoûtumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourions pas fuporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait fe délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, ferait regardé avec raifon, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut fe foutenir dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en profe ; mais je ne crois pas que cette entreprife puiffe déformais réuffir ; qui a le plus, ne faurait fe contenter du moins. On fera toujours mal venu à dire au public, je viens diminuer votre plaifir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronefe*, quelqu'un venait placer fes deffeins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On eft acoûtumé dans les fètes, à des danfes & à des chants ; ferait-ce affez de marcher & de parler, fous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela ferait plus aifé & plus naturel ?

Il y a grande aparence qu'il faudra toujours des vers fur tous les théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes fur le nôtre. C'eft même à cette contrainte de la rime, & à cette févérité extrême de notre verfification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte

jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale ni trop recherchée; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, & cependant, qu'il paraiſſe toujours libre: & nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier Deſmarais*, de l'académie françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en italien avec ſuccès; & ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, & n'ont pû être ſuportables en leur langue!

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gayeté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, MYLORD, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément: les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus

frapans en vers qu'en proſe ; & qui dit *vers* en français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, MYLORD, hazarder ſur le théâtre français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avoue, que le théâtre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie ; mais en récompenſe, dans ces piéces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille*. Mais vos piéces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie franceſe che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet Ita-

lien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de hazarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation acoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encor une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos piéces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la piéce. Il empêche ſurtout que les acteurs ne paſſent d'un apartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment aporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie: " Heureux jeune homme, tu ès
„ mort pour ton pays! O mes amis, laiſſez-moi
„ compter ces glorieuſes bleſſures! Qui ne vou-
„ drait mourir ainſi pour la patrie? Pourquoi
„ n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier?.... Mes
„ amis, ne pleurez point ma perte, ne regret-

„ tez point mon fils; pleurez Rome; la maîtresse
„ du monde n'est plus: ô liberté! ô ma patrie!
„ ô vertu! &c." Voilà ce que feu monsieur *Addisson* ne craignit point de faire représenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais si nous hazardions à Paris un tel spectacle, n'entendez-vous pas déja le parterre qui se récrie? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la piéce anglaise de monsieur *Otway*, intitulée, *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du marquis de *Bedemar*, écrite par l'abbé de *St. Réal*; & permettez moi de dire en passant, que ce morceau d'histoire, égal peut-être à *Salluste*, est fort au dessus de la piéce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premiérement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguiser sous des noms romains une avanture connue, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un ambassadeur espagnol s'apellât *Bedemar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jaques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pû faire tomber la piéce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il

ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours patétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *St. Réal.* *Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie ſera bientôt funeſte aux tirans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de hazarder tant de perſonnages ſur la ſcène ; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas par ce ſeul expoſé combien cette ſcène anglaiſe eſt au-deſſus de la françaiſe, la piéce d'*Otway*, fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe ?

Avec quel plaiſir n'ai-je point vû à Londres votre tragédie de *Jules-Céſar*, qui depuis cent-cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétens pas aſſûrément aprouver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie. Il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage compoſé dans un ſiécle d'ignorance, par un homme qui même ne ſavait pas le latin, & qui n'eut de maître que ſon génie ; mais au milieu de tant de fautes groſſières, avec quel raviſſement je voyais *Brutus* tenant encor un poignard teint du ſang de *Céſar*, aſſembler le peuple romain, & lui parler ainſi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il eſt quelqu'un de vous qui ait été attaché à Céſar, *qu'il ſache*

que Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains ; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* César *vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort ?* César *était mon ami, je le pleure ; il était heureux, j'aplaudis à ses triomphes ; il était vaillant, je l'honore ; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude ? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre ; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est romain ? Qu'il parle ; c'est lui seul qui est mon ennemi.*

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, *personne.*

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du dictateur qu'on vous aporte ; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* César, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome ; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette scène, *Antoine* vient émouvoir de

pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur & ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*, & ſe ſervant des figures les plus patétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne ſoufriraient pas que l'on fit paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans & de plébéïens romains: que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues; c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont hazardé des ſpectacles non moins revoltans pour nous. *Hippolite* briſé par ſa chute, vient compter ſes bleſſures & pouſſer des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ſes accès de ſoufrance; un ſang noir coule de ſa playe. *Oedipe* couvert du ſang qui dégoute encor des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre*, que ſon propre fils égorge; & *Electre* crie ſur le théâtre: *Frapez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père.* *Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des cloux qu'on lui enfonce dans l'eſtomac & dans les bras. Les furies répondent à l'ombre ſanglante de *Clytemneſtre* par des hurlemens ſans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, ſont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je ſais bien, que les tragiques grecs, d'ailleurs ſupérieurs aux anglais, ont erré en prenant ſouvent l'horreur pour la terreur, & le dégoutant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans ſon enfance à Athènes du tems d'*Eſchile*, comme à Londres du tems de *Shakeſpear*; mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai patétique & de ſingulières beautés; & ſi quelques Français, qui ne connaiſſent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & ſur des ouï-dire, les condamnent ſans aucune reſtriction, ils ſont, ce me ſemble, comme des aveugles, qui aſſureraient qu'une roſe ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais ſi les Grecs & vous, vous paſſez les bornes de la bienſéance, & ſi ſurtout les Anglais ont donné des ſpectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, auſſi ſcrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en paſſer les bornes.

Je ſuis bien loin de propoſer, que la ſcène devienne un lieu de carnage, comme elle l'eſt dans *Shakeſpear*, & dans ſes ſucceſſeurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont imité que ſes défauts; mais j'oſe croire, qu'il y a des ſituations qui ne paraiſſent encor que dégoutantes & horribles aux Français, & qui bien ménagées, repréſentées avec art, & ſurtout adoucies par le

charme des beaux vers, pouraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne doutons pas.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du moins que l'on me dise, pourquoi il est permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de se tuer, & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'*Athalie* qui se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César* ? Et si le spectacle du fils de *Caton*, qui parait mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain ; si ce morceau a été aplaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance française ; si les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoûtumeraient-ils pas ? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems &

du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inféré dans une piéce trop d'événemens, la raifon de cette faute : s'il eft de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas eu affez de génie pour remplir fa pièce d'un feul fait ; & s'il prend deux jours & deux villes pour fon action, croyez que c'eft parce qu'il n'aurait pas eu l'adreffe de la refferrer dans l'efpace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraifemblance. Il en eft tout autrement de celui qui hazarderait un fpectacle horrible fur le théâtre ; il ne choquerait point la vraifemblance ; & cette hardieffe, loin de fupofer de la faibleffe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par fes vers de la véritable grandeur dans une action, qui, fans un ftyle fublime, ne ferait qu'atroce & dégoutante.

Voilà ce qu'a ofé tenter une fois notre grand *Corneille* dans fa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en préfence de la cour & d'un ambaffadeur, veut empoifonner fon fils & fa belle-fille, après avoir tué fon autre fils de fa propre main ; elle leur préfente la coupe empoifonnée, & fur leur refus & leurs foupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poifon qu'elle leur deftinait. Des coups auffi terribles ne doivent pas être prodigués ; & il n'apartient pas à tout le monde d'ofer les fraper. Ces nouveautés demandent une grande circonfpection, & une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakefpear*, par exemple, a été le feul parmi

eux qui ait pû faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès.

Within that circle none durſt move but he.

Plus une action théâtrale eſt majeſtueuſe ou effrayante, plus elle deviendrait inſipide, ſi elle était ſouvent répétée ; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule piéce où monſieur *Racine*, ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt patétique ; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle n'était que puérile.

Plus on veut fraper les yeux par un apareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes ; autrement on ne ferait qu'un décorateur, & non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris ; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de fléches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la piéce en leur diſant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'envisager, & de parler à lui.

Ce spectacle charma: mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue, que ce n'a pas été sans quelque crainte que j'ai introduit sur la scène française le sénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me souvenais que lorsque j'introduisis autrefois dans *Oedipe* un chœur de Thébains, qui disait;

O mort, nous implorons ton funeste secours;
O mort, vien nous sauver, vien terminer nos jours:

le parterre, au lieu d'être frapé du patétique qui pouvait être en cet endroit, ne sentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoûtumés, & il fit un éclat de rire. C'est ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *sénateurs*, quand *Titus* est accusé devant eux, & d'augmenter la terreur de la situation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces pères de Rome, qui sans doute devraient marquer leur surprise autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux: les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il est certain qu'il est plus difficile de bien écrire que de mettre sur le

théâtre

théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à monſieur *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers, c'eſt-à-dire, à des penſées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce ſont les beautés de détail qui ſoutiennent les ouvrages en vers; & qui les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent & ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poetes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni avanture romaneſque dans le quatriéme livre de *Virgile*; il eſt tout naturel, & c'eſt l'effort de l'eſprit humain. Monſieur *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi bien qu'il penſe. Souvenons nous de ce précepte de *Deſpréaux* :

Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de piéces mal écrites ont eu plus

de repréſentations que *Cinna* & *Britannicus*; mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on ſait *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'aplaudiſſent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pouraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du ſénat romain, & la politique d'un ambaſſadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proſcrire toujours eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines; l'ambition d'un prince eſt repréſentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre*; de même l'amour vous amuſe dans un roman, & il vous tranſporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour

dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel, que dans l'*Enéïde*; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal-à-propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement hazardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes; premiérement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacles; ſecondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à repréſenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troiſiéme raiſon qui me paraît aſſez forte, c'eſt que l'on n'avait point de comédiennes; les rôles des femmes étaient joués par des hommes maſqués. Il ſemble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eſt tout le contraire à Londres & à Paris; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreurs*, que d'ambition & de politique.

Le mal eſt que l'amour n'eſt ſouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, piéce très-ſuivie, mais faiblement écrite, & ainſi peu eſtimée, on a admiré longtems ces mauvais vers

que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus* du dernier siécle.

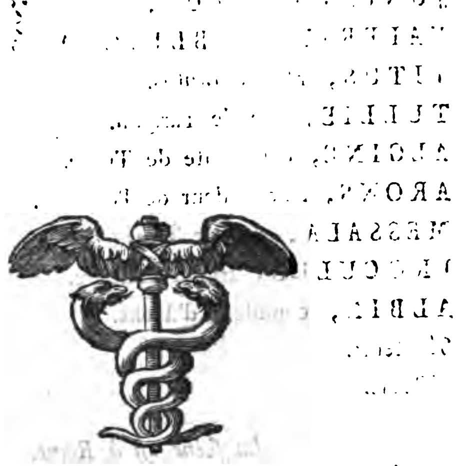
Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pû troubler la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens si doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Venise sauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *un buton d.*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la piéce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords: il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'eglogue ou de comédie.

C'est à vous, MYLORD, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais

que vos amis daignent ſurtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce diſcours, & par cette tragédie que je vous envoye. Je ſuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de ſuccès ; & ſi les ſentimens, que je ſoumets ici à votre cenſure, ſont déſaprouvés, c'eſt à moi ſeul qu'en apartient le blâme.



ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }
TITUS, fils de Brutus.
TULLIE, fille de Tarquin.
ALGINE, confidente de Tullie.
ARONS, ambassadeur de Porsenna.
MESSALA, ami de Titus.
PROCULUS, tribun militaire.
ALBIN, confident d'Arons.
Sénateurs.
Licteurs.

La scène est à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS.

(Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéïen ; le temple du capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple & la maison, devant l'autel de Mars. Brutus & Valerius Publicola, *consuls, président à cette assemblée : les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs).*

BRUTUS.

DEstructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus & nos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable apui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,

Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le ſénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux ſénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez, Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du ſénat;
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'état;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous fraper;
Tarquin n'a pû nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable,
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.

Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger; combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou puni les rois; ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère:
Mais, plein du même esprit, mon sentiment difère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Acoûtumons des rois la fierté despotique,
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes;
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous: vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les sénateurs se lèvent, & s'aprochent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez: A regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise; & puisse sa présence
N'aporter en ces lieux rien dont Rome s'ofense.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts:
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté ſoutenez la querelle;
Brutus en eſt le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, ſuite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *ſon confident; il paſſe devant les conſuls & le ſénat qu'il ſaluë, & il va s'aſſeoir ſur un ſiége préparé pour lui ſur le devant du théâtre.*)

ARONS.

Conſuls, & vous ſénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité ſévère
N'eut juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & ſépare,
Aveugle dans ſa haine, aveugle en ſon amour,
Qui menace & qui craint, règne & ſert en un jour,
Dont l'audace.......

BRUTUS.

Arrêtez, ſachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de reſpect les citoyens de Rome.

La gloire du ſénat eſt de repréſenter
Ce peuple vertueux, que l'on oſe inſulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flaterie;
Ce poiſon qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'eſt point encor connu dans le ſénat romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſûrer aux Romains qu'une chute plus belle;
Sa victoire afaiblit vos ramparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple romain le ſénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis atteſtant tous les dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi, jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des ſouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadème?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéïssance, & non point d'esclavage.
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux
Le sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien;
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidèle,
Rome n'est plus sujette, & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il serait vrai, que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur? & quel roi sans faiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ses sujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère;
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.

Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez rafermir, par un accord heureux,
Des peuples & des rois les légitimes nœuds;
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems: chaque état a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres;
Et de leur chaine antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes ſouverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes rois;
Ils nous ont aporté du fond de l'Etrurie
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il ſe lève.

Pardonnez-nous, grands dieux! ſi le peuple romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abatu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.

Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toſcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

Les conſuls deſcendent vers l'autel, & le ſénat ſe lève.

O Mars! dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel ſacré, Mars, reçoi nos ſermens,
Pour ce ſénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regretât les rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel, qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les ſénateurs font un pas vers le capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père & tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes,
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,

Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers* ARONS.

Vous connaiſſez bien mal, & Rome & ſon génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-deſſus des tréſors, que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de domter les rois qui les poſſèdent.
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,
Malgré la juſte horreur que j'ai pour ſa famille,
Le ſénat à mes ſoins a confié ſa fille.
Elle n'a point ici de ces reſpects flateurs,
Qui des enfans des rois empoiſonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la molleſſe,
Dont la cour des Tarquins enyvra ſa jeuneſſe.
Mais je ſais ce qu'on doit de bontés & d'honeur,
A ſon ſexe, à ſon âge, & ſurtout au malheur.
Dès ce jour en ſon camp que Tarquin la revoye;
Mon cœur même en concoit une ſecrette joye.
Qu'aux tyrans déſormais rien ne reſte en ces lieux,
Que la haine de Rome & le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous ſufire:
Ma maiſon cependant eſt votre ſûreté,
Jouïſſez-y des droits de l'hoſpitalité.
Voilà ce que par moi le ſénat vous annonce.
Ce ſoir à Porſenna raportez ma réponſe.

Raportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vû dans le sénat romain.

Aux sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tous sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, & les armes du fils.

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont suposés être entrés de la salle d'audience dans un autre apartement de la maison de Brutus.

ARONS.

AS-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le tems
D'afermir cette audace au cœur de ses enfans.
Croi-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissait leurs mœurs, énervait leur courage;

Leurs

Leurs rois, trop occupés à domter leurs ſujets,
De nos heureux Toſcans ne troublaient point la paix.
Mais ſi ce fier ſénat réveille leur génie,
Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etoufons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde:
Afranchiſſons la terre: & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?....

A L B I N.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon apui.

A R O N S.

As-tu pû lui parler? Puis-je compter ſur lui?

A L B I N.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

A R O N S.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux,
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GEnéreux Meſſala, l'apui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des ſénateurs romains n'ont pû tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pû porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-mêmes.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les opreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils afectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encor enyvrés.
Le plus vil citoyen dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, ſeigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis ;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les états.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire :
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas,
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup ; mais devenu leur maître,
Il les oubliera tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejeté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter ſur eux ;

Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage;
Un chef assez puissant, pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi;
Ou si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'apui de Rome, il est fils de Brutus;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices,
Dont ce sénat superbe a payé ses services?
Lui seul a sauvé Rome; & toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honeur.
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure:
Son cœur altier & promt est plein de cette injure;
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'observe d'assez près son ame impérieuse,
Et de son fier courroux la fougue impétueuse;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un consul, un père, & la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, & surtout ses exploits.

Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,...
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur:
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens, & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!

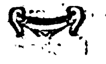
A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pû du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attens les Romains.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente, ou est supofé représenter, un apartement du palais des consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NOn, c'est trop ofenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'ofense & me soupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pû dévorer si longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étoufiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranſport : je hais avec furie:
Je ſuis extrême en tout, je l'avouë, & mon cœur
Voudrait en tout ſe vaincre, & connait ſon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos bleſſures,
Déguiſer votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Meſſala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon ſang pour ce ſénat jaloux.
Tu le ſais, ton courage eut part à ma victoire:
Je ſentais du plaiſir à parler de ma gloire:
Mon cœur, enorgueilli des ſuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aiſément des malheurs qu'on ſurmonte;
Mais qu'il eſt accablant de parler de ſa honte!

MESSALA.

Quelle eſt donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels ſentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien! l'ambition, l'amour & ſes fureurs,
Sont-ce des paſſions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conſeil de rois l'orgueil inſupportable
Mépriſe ma jeuneſſe, & me diſpute un rang,
Brigué par ma valeur, & payé par mon ſang:

Au milieu du dépit dont mon ame eſt ſaiſie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'oſais y prétendre, & ton cœur eſt jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais ſû contraindre,
S'irrite en s'échapant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait; mon cœur
De ſa funeſte flamme allait être vainqueur:
Je rentrais dans mes droits : je ſortais d'eſclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois,
C'eſt du ſang de Tarquin que j'attendrais des loix!
Elle refuſe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes ſens ſoulevés diſpoſent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conſeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fai-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'aprouve & votre amour & vos reſſentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autoriſe
Ce ſénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtriſe?
Non; s'il vous faut rougir, rougiſſez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,

Je vous verrais languir, victime de l'état,
Oublié de Tullie, & bravé du sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pû gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flater mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pû fléchir sa haine ou sa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères:
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous...
Pardonez; vous savez, quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur: mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, croi-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avouë, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;

Mais le cœur d'un ſoldat ſait domter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur ;
Cet honeur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah ! quel funeſte honeur ?
Que me veut-il ? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

APrès avoir en vain, près de votre ſénat,
Tenté ce que j'ai pû pour ſauver cet état,
Soufrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays,
Au bord du précipice où le ſénat l'a mis.
Ah ! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte !
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé !
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome épriſe, & le ſénat jaloux.

Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéïr, ſe fait un lâche honeur
D'apeſantir ſa main ſur ſon libérateur;
Lui, qui s'il n'uſurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos ſoins, ſeigneur, & mes ſoupçons
De vos bontés pour moi reſpectent les raiſons.
Je n'examine point, ſi votre politique
Penſe armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art ſi doux,
Aux indiſcrétions qui ſuivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchiſe;
Ce cœur eſt tout ouvert, & n'a rien qu'il déguiſe.
Outragé du ſénat, j'ai droit de le haïr:
Je le haïs; mais mon bras eſt prêt à le ſervir.
Quand la cauſe commune au combat nous apelle,
Rome au cœur de ſes fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaiſſons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je ſuis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, ſoit vertu, ſoit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, ſeigneur, ce ſénat rigoureux,
Tout injuſte pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, & le ſceptre d'un maître.
Je ſuis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flatez-vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainſi qu'à vous, la liberté m'eſt chère :
Quoique né ſous un roi, j'en goûte les apas ;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouïſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique,
Que l'eſprit d'un état qui paſſe en république ?
Vos loix ſont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur :
Le ſénat vous oprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien, que la cour, ſeigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi ſes dons les plus flateurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ébloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire aplaudit juſqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un ſénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.

Ah! que né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déja dit; il vous aimait, seigneur;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur;
Du sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vû sa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourais, il est vrai, mendier son apui,
Et son premier esclave être tyran sous lui.
Grace au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, & la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir:
Je combattrai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'aprouver cet excès de constance:
Mais songez, que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils & son malheur,
Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
Et lui seul méritait mon empire & ma fille.

TITUS *en se détournant.*

Sa fille! dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi, que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici servez votre sénat,
Persécutez son père, oprimez son état.

J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écraſées,
Du ſénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me preſſe!
Moi, j'aurais pû!... mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour,
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pû l'épouſer! lui conſacrer ma vie!
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie!
Malheureux que je ſuis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole;
Rome entière m'apelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,

M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARrêtez, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, ſeigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon

Se répand en secret sur toute ma maison:
Tiberinus mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déja sa jalouse colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie, autant qu'avec adresse.
Il leur parle, & je crains les discours séduisans
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devait dès demain retourner vers son maître;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétens ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence,
Et vous serez content de mon obéissance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout, mon fils avec vous est lié;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié;
Comme sans artifice il est sans défiance.
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer,
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur.

Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire;
Il aime aveuglément ſa patrie & ſon père.

BRUTUS.

Il le doit; mais ſurtout il doit aimer les loix;
Il doit en être eſclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point ſa patrie.

MESSALA.

Nous avons vû tous deux ſi ſon bras l'a ſervie.

BRUTUS.

Il a fait ſon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le ſien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le conſulat n'eſt point fait pour ſon âge;
J'ai moi-même à mon fils refuſé mon ſuffrage.
Croyez-moi, le ſuccès de ſon ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu ſerait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop aſſuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oiſiveté.
Le dernier des Tarquins en eſt la preuve inſigne.
Qui naquit dans la pourpre en eſt rarement digne.
Nous préſervent les cieux d'un ſi funeſte abus,
Berceau de la molleſſe & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréſentez-lui mieux ſa véritable gloire;
Étouſez dans ſon cœur un orgueil inſenſé:
C'eſt en ſervant l'état qu'il eſt récompenſé.

De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'eſt l'apui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme:
Le flater c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, ſeigneur, à le ſuivre aux combats;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flateurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abatu,
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe, qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les ramparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadème ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux :
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée :
Rome en cendre peut-être, & dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux & soumis,
Que d'avoir à domter, au sein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

A Albin.

Allez, j'attens ici la princesse en secret.

A Messala.

Messala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Eh bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop présumé : l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, & tient trop de Brutus.
Il se plaint du sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge & de ses passions
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions;
Cependant, qui l'eût crû? la liberté l'emporte.
Son amour est au comble, & Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé févère;
Le feul nom des Tarquins irritait fa colère;
De fon entretien même il m'a foudain privé;
Et je hazardais trop, fi j'avais achevé.

ARONS.

Ainfi de le fléchir Meffala defefpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obftacle à vous donner fon frère:
Et j'ai du moins féduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déja gagné Tiberinus?
Par quels refforts fecrets, par quelle heureufe intrigue?

MESSALA.

Son ambition féule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De fon frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux fufpendus à ces voûtes fatales,
Ces feftons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces folemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des afronts, qui dans fon ame aigrie
Échaufent le poifon de fa fecrette envie.
Cependant que Titus, fans haine & fans courroux,
Trop au-deffus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de fon char de victoire,
Et femble en l'embraffant l'accabler de fa gloire;
J'ai faifi ces momens, j'ai fû peindre à fes yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai preffé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang fuprême;

Je l'ai vû s'éblouir, je l'ai vû s'ébranler;
Il est à vous, seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus seul y commande, & sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son apui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Du trône avec Tullie un assuré partage?

MESSALA.

Le trône est un afront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ses pleurs:
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment quelquefois renverse un grand courage.
Je sais quel est Titus; ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.

La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flâme.
Avec plaisir sans doute il verrait à ses pieds
Des sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre,
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés, & d'un ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attens tout; ils sont plus forts que moi.

Tullie entre. Messala se retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MAdame, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez son destin.

Elle lit.

„ Le trône des Romains peut ſortir de ſa cendre:
„ Le vainqueur de ſon roi peut en être l'apui.
„ Titus eſt un héros; c'eſt à lui de défendre
„ Un ſceptre que je veux partager avec lui.
„ Vous, ſongez que Tarquin vous a donné la vie;
„ Songez que mon deſtin va dépendre de vous.
„ Vous pourriez refuſer le roi de Ligurie;
„ Si Titus vous eſt cher, il ſera votre époux.
Ai-je bien lû?.. Titus?... Seigneur... eſt-il poſſible?
Tarquin dans ſes malheurs juſqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où ſait-il?.. & comment?.. Ah! ſeigneur,
Ne veut-on qu'arracher les ſecrets de mon cœur?
Épargnez les chagrins d'une triſte princeſſe;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneſſe.

ARONS.

Non, madame, à mon roi je ne fais qu'obéïr,
Écouter mon devoir, me taire, & vous ſervir.
Il ne m'apartient point de chercher à comprendre
Des ſecrets qu'en mon ſein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préſomptueux
Vers le voile ſacré que vous jettez ſur eux.
Mon devoir ſeulement m'ordonne de vous dire,
Que le ciel veut par vous relever cet empire;
Que ce trône eſt un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je ſervirais mon père, & ſerais à Titus!
Seigneur, il ſe pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, princeſſe.

Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du ſénat ont aigri ſon courage;
Il penche vers ſon prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouïr, peut voir un diadême,
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au ſénat, rendez à votre père,
Ce grand apui de Rome, & ſon dieu tutelaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIel! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont déſarmé: tout change; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.

à Algine.

Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas! & qu'il l'ignore?
Mais... n'écoutai-je point un eſpoir trop flateur?
Titus pour le ſénat a-t-il donc tant d'horreur?

Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le presse
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine sort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Éclatez, mon amour, ainsi que ma vertu;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus & de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'état va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'aprendre
Ce changement du sort où nous n'osions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne;
Sénat tu vas tomber, si Titus est à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton roi.



SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MAdame, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, & de mon deſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte,
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faite du bonheur?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Tandis qu'il lit :

Je puis donc me flater... mais quel regard févère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front consterné?
Dieux...

TITUS.

Je fuis des mortels le plus infortuné.
Le fort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & foudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a fouferts,
Je puis vous poffèder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous; & je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus : un trop jufte pouvoir,
Autorifant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai crû ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de fes fentimens s'expliquer fans rougir,
Ingrat, eft le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'ofes-tu parler de malheur & de crime?
Ah! fervir des ingrats contre un roi légitime,
M'oprimer, me chérir, détefter mes bienfaits;
Ce font-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.

Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du sénat, & la toute-puissance.
Choisis de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'aprendre?
Parle, ose mériter ta grace ou mon couroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encor à toi.

TITUS.

Eh bien! si vous m'aimez, ayez l'ame romaine,
Aimez ma république, & soyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon desespoir m'égare;
Non, toute trahison est indigne & barbare.
Je sais ce qu'est un père & ses droits absolus.
Je sais... que je vous aime... & ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon sang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en est-il donc sans moi?

TITUS.

Nous sommes ennemis... la nature, la loi,
Nous impose à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut sortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MAdame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pû vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce tems, promt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Soufrez que je rapelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un père, & dus vous en servir.
Allez, & que du trône où le ciel vous apelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéïsse, obéïssez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flateurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, & songez à Tarquin;

Et que ce grand exemple, où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le sénat vous la rend, seigneur, & c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma passion fureur desespérée!

Il va vers Arons.

Je ne soufrirai point, non... permettez, seigneur...

Brutus & Tullie sortent avec leur suite.
Arons & Messala restent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

A Arons.

... Pourai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus & la princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son apartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ses destins, & peut-être du vôtre.

Il sort.

SCENE

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort, qui nous as rejoints, & qui nous défunis !
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis ?
Ah ! cache, fi tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes ;
Un cœur tel que le fien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eft fait, Titus n'en fera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi ? Quel vain fcrupule à vos défirs s'opofe ?

TITUS.

Abominables loix, que la cruelle impofe !
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourais vous fervir !
Peuples, que j'ai fauvés, je pourais vous trahir !
L'amour, dont j'ai fix mois vaincu la violence,
L'amour aurait fur moi cette afreufe puiffance !
J'expoferais mon père à fes tyrans cruels !
Et quel père ? Un héros, l'exemple des mortels,
L'apui de fon pays, qui m'inftruifit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'euffe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deftin !

MESSALA.

Vous eutes les vertus d'un citoyen Romain :

Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous ferez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je ? ce consul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enyvre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vû tour à tour
Attirer de ce peuple & la haîne & l'amour,
Qu'on craint en des états, & qu'ailleurs on désire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Afreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, aprenez donc, que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur dont vous n'osez jouir,

Qu'un autre acomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; dieux! parle.... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome & son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pû défendre.

TITUS.

Ciel! perfide.. écoutez: mon cœur longtems séduit
A méconnu l'abime où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre sang.....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frapez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante;
Et leur tête à la main, demandez au sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat;

Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vai commencer ces afreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crain mon desespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'Ambassadeur toscan peut maintenant vous voir,
Il est chez la princesse.

TITUS.

... Oui, je vai chez Tullie...
J'y cours. O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!
Frapez, percez ce cœur de sa honte allarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'est donc à vous, sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... allons...

A Messala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un sénat détesté.

TITUS.

Je le fais. Mais... du ciel qui tonne fur ma tête
J'entens la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me fecourez, je fuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courfe;
Je n'ai point de mon fang deshonoré la fource ;
Votre victime eft pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus foit aux forfaits entrainé malgré lui,
S'il faut que je fuccombe au deftin qui m'oprime,
Dieux! fauvez les Romains, frapez avant le crime.

Fin du troifiéme acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre;
Honteux, desespéré, je ne veux rien entendre;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... ah dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux!
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!

Vous avez vû ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vû Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,
Allez à vos deux rois annoncer mes faibleſſes.
Contez à ces tyrans terraſſés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ſes pleurs & ſes charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne ſuis point ſoumis par le ſang de Tarquin;
Que rien ne me ſurmonte, & que je jure encore
Une guerre éternelle à ce ſang que j'adore.

ARONS.

J'excuſe la douleur où vos ſens ſont plongés;
Je reſpecte en partant vos triſtes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je ſoupire.
Elle en mourra, c'eſt tout ce que je peux vous dire.
Adieu, ſeigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NOn, je ne puis ſoufrir
Que des ramparts de Rome on la laiſſe ſortir.

Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je ſuis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le ſais; mais enfin
Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Pren pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du ſénat je retiendrai ſes pas.
Je prétens que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au ſénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Di-leur que l'intérêt de l'état, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proye,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voye;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins...

TULLIE.

Barbare!
Veux-tu par tes diſcours...

TITUS.

Ah! dans ce jour afreux,
Je fais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.

Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a fauvés mon courage;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préfervent les dieux!
La nature te parle, & fa voix m'eft trop chère;
Tu m'as trop bien apris à trembler pour un père;
Raffure-toi; Brutus eft déformais le mien;
Tout mon fang eft à toi, qui te répond du fien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en font le gage;
Je ferai dans tes mains, fa fille, fon ôtage.
Peux-tu délibérer? Penfes-tu qu'en fecret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point fur fon front placé le diadême;
Mais fous un autre nom n'eft-il pas roi lui-même?
Son règne eft d'une année, & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raifons, fi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eft tems encore;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eft trop effuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rens ton amour, dont le mien eft confus,
Et tes trompeurs fermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te facrifie,

Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain, dont la rudesse
N'afecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir,
Incertain dans tes vœux, aprens à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaitras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais!

TITUS *l'arrêtant.*

Non, madame, il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encor indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.

Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces afreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Aprends que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'instant afreux qui va nous éloigner.
Souvien-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hazardes ta tête;
On peut te soupçonner: demeure, adieu, résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome est asservie.
Revien régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Revien, je vai me perdre, ou vai te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.
Qu'on cherche Messala. Ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience.
Maîtresse, amis, Romains, je pers tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SErs ma fureur enfin, sers mon fatal amour;
Vien, sui-moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems; déja la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure aproche ; Tullie en compte les momens . . .
Et Tarquin après tout eut mes premiers fermens.
Le sort en est jetté.

Le fond du théâtre s'ouvre.

Que vois-je ? c'est mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Vien, Rome est en danger ; c'est en toi que j'espère.
Par un avis secret le sénat est instruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le Héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême ;
Le sénat te l'acorde ; arme-toi, mon cher fils ;
Une seconde fois va sauver ton pays ;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie ;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel ! . .

BRUTUS.

Mon fils ! . . .

TITUS.

Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du sénat, & le sort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel désordre afreux de son ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pouriez refuser l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré
Des refus du sénat est encor ulcéré?
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah! mon fils, est-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez sauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre?
Va, cesse de briguer une injuste faveur;
La place où je t'envoye est ton poste d'honneur.
Va, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère:
De l'état & de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un héros, sois plus; sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais soutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaitrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te suis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encor, & sans roi.

TITUS.

Ah! Messala!

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

Seigneur, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus & Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entens-je?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, ſeigneur.
De cet afreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers:
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des rois & de la tyrannie,

Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'état,
Ardens à déſunir le peuple & le ſénat.
Meſſala les protége; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les péres,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans; nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les péres de Rome, & de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux, donnez-nous la mort plutôt que l'eſclavage.
Que le ſénat nous ſuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un eſclave, ſeigneur,
D'un entretien ſecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il aporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

à Proculus.

Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale,
Et que la terre avouë, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUi, Rome n'était plus ; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient ; c'en était fait ; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous ? Rome avait des enfans,
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans ;
Messala conduisait leur aveugle furie ;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(En montrant l'esclave.)

Il a prévû le crime, & son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'apareil des suplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices.

Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être:
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frape, & le traître
Meurt encor en romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides;
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur suplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'esclave.

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dût faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçoi la liberté que tu m'as conservée;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entens? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front poura-t-il?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple revolté conseils vraiment finistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi!...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les deshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères;

Des ſouverains du monde ils ſont les nœuds ſacrés ;
Et partout bienfaiſans, ſont partout révérés.
A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconaître ;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des reſſorts, des vertus, des loix de cet état,
Compren l'eſprit de Rome, & connai le ſénat.
Ce peuple auguſte & ſaint ſait reſpecter encore
Les loix des nations que ta main deshonore ;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons ;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi,
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus ?
Quel ſombre & noir chagrin couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage ?

Vous frémissez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez..., le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus afreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entens-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, desespéré, plein d'horreur & d'allarmes:

Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au sénat;
Il ne m'apartient plus d'oser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.
Punissez-en le père, & jusques dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *seul.*

GRands dieux, à vos décrets tous mes vœux sont soumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice,
De notre liberté l'éternel édifice,
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est afreux; le traitre était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de son pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vû par un triomphe honorer sa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, licteurs.

VALERIUS.

Du sénat la volonté suprême
Est, que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, seigneur, le reste est condamné ;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au sénat que dirai-je, seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchait pas ... mais qu'il s'en rendra digne..

Mais mon fils s'eſt rendu ſans daigner réſiſter;
Il pourait... pardonnez ſi je cherche à douter;
C'était l'apui de Rome, & je ſens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, ſeigneur?

VALERIUS.

A peine elle a revû ces lieux,
A peine elle aperçoit l'apareil des ſuplices,
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, ſeigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux apeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes dieux!

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime;
Condamnez, épargnez, ou frapez la victime.
Rome doit aprouver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, ſeigneur, je me retire :
Mon eſprit étonné vous plaint, & vous admire ;
Et je vais au ſénat aprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NOn, plus j'y penſe encor, & moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut en ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir ;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte ;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le ſénat indulgent vous remet ſes deſtins ;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.

Vous saurez à l'état conserver ce grand homme;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS dans le fond du théâtre, avec des licteurs.

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'est Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans!
Seigneur, soufrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire,
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père,
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus,
Parle: ai-je encor un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, oprobre de ma vie.
(Il s'assied.)
Avais-tu résolu d'oprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;

Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor ſurpris de ſon égarement,
Emporté loin de ſoi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment paſſé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A beſoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juſte ſuplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eſt qui puiſſent m'imiter.
Ma mort ſervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce ſang en tout tems utile à ſa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui ſouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,

Un feu qui de mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous ofenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon deſeſpoir, ma vie,
Votre oprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma rage eſt ſuivie,

Il ſe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur & de tendreſſe:
Lève-toi, cher apui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Vien embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſuplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendri point, ſois plus Romain que moi
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vai périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Seigneur, tout le sénat; dans sa douleur sincère,
En frémissant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, & l'osez consoler?
Songez, qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens afreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir en vengeant la patrie.



SCENE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEigneur...

BRUTUS.

Mon fils n'eſt plus ?

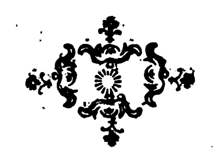
LE SENATEUR.

C'en eſt fait... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome eſt libre. Il ſuffit... Rendons graces aux dieux.

Fin du cinquiéme & dernier acte.



LA

LA MORT
DE
CÉSAR,
TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

Nous restituons ici la préface & la lettre de monsieur Algarotti qui ont été oubliées dans l'édition in-4°.

PRÉFACE.

De l'année, 1723.

IL y a près de huit années que plusieurs personnes prièrent l'auteur de la Henriade de leur faire connaître le génie & le goût du théâtre anglais. Il traduisit en vers une scène de Jules César de Shakespear, dans laquelle Antoine expose aux yeux du peuple romain le corps sanglant de César. Cette scène anglaise passe pour un des morceaux les plus frapans & les plus patétiques qu'on ait jamais mis sur aucun théâtre. Le peuple romain conduit de la haine à la pitié & à la vengeance par la harangue d'Antoine, est un spectacle digne de tous ceux qui aiment véritablement la tragédie.

Les amis de monsieur de V.... le prièrent de donner une traduction du reste de la piéce : mais c'était une entreprise impossible. Shakespear, père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la barbarie qui y régne. Son génie sublime sans culture & sans goût, a fait un cahos du théâtre qu'il a créé.

Ses piéces sont des monstres dans lesquelles il y a des parties qui sont des chefs-d'œuvre de la nature. Sa tragédie intitulée *la mort de César*, commence par son triomphe au Capitole, & finit par la mort de Brutus & Cassius à la bataille de Philippes. On assassine César sur le théâtre. On voit des sénateurs boufonner avec la lie du peuple. C'est un mélange de ce que le tragique a de

plus terrible, & de ce que la farce a de plus bas. Je ne fais que répéter ici ce que j'ai souvent oui dire à celui dont je donne l'ouvrage au public. Il se détermina pour satisfaire ses amis à faire un Jules César, qui sans ressembler à celui de Shakespear fût pourtant tout entier dans le goût anglais. On dit que c'est la première parmi celles qui méritent d'être connuës où l'on n'ait point introduit de femmes. A peu-près dans ce tems-là, le noble Vénitien monsieur l'abbé Conti, qui joint le talent de la poësie à la philosophie la plus sublime, avait fait imprimer sa tragédie italienne de la mort de Jules César. Le feu duc de Bukingham, père de celui qui vient de mourir à Rome, en fit aussi une sur le même sujet. Ces quatre tragédies entiérement différentes les unes des autres, se ressemblent en un seul point, c'est qu'elles sont toutes sans amour.

On joua il y a environ trente ans une tragédie de la mort de César sur le théâtre des comédiens français, & on ne manqua pas de rendre César & Brutus amoureux.

C'est aux gens de lettres, étrangers & français, à qui nous présentons ce petit ouvrage de monsieur de V.... à juger s'il a mieux fait de peindre ces deux grands hommes tels qu'ils étaient, que de donner sous leurs noms des Français galans.

Cette tragédie qui n'a jamais été destinée au théâtre de Paris fut représentée il y a quatre ans à l'hôtel de Sassenage, & très-bien exécutée: mais la scène de Shakespear, dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues, pour

faire voir au peuple la robe ſanglante de Céſar, ne put être repréſentée à cauſe du petit eſpace du théâtre, qui ſuffiſait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette piéce.

Elle fut jouée depuis au collège d'Harcourt par les penſionnaires de ce collège avec une intelligence & une dignité peu ordinaire à l'âge des acteurs. L'auteur aurait ſans doute été très-ſatisfait, s'il avait pû voir cette repréſentation.

La tragédie tranſcrite à la hâte au collège d'Harcourt a été imprimée furtivement. On croirait preſque que l'éditeur & l'imprimeur ont diſputé à qui ferait le plus de fautes. C'eſt ce qui a déterminé l'auteur à faire une édition de cet ouvrage, qu'il était réſolu de ne point faire paraître, parce qu'il lui manque pour le ſoutenir l'illuſion du théâtre : ſecours ſi néceſſaire à ce genre de poëſie. C'eſt au public à l'aprécier ce qu'il vaut ; les louanges des amis & les critiques des ennemis ſont également inutiles devant ce tribunal. Je ſais que bien des gens ſe récrient ſur l'atrocité de Brutus qui tue Céſar, quoiqu'il le connaiſſe pour ſon père. Mais on les prie de ſe ſouvenir que chez les Romains l'amour de la liberté était pouſſé juſqu'à la fureur, & qu'un parricide dans certaines circonſtances était regardé comme une action de courage & même de vertu. Nous avons parmi les lettres de Ciceron une lettre de ce même Brutus, dans laquelle il dit qu'il tuerait ſon père pour le ſalut de la république ; & d'ailleurs la tragédie, & ſur-tout la tragédie angläiſe, n'eſt pas faite pour des choſes à demi terribles.

Nous ajoutons à cette préface une lettre de monsieur le marquis Algarotti, qui à l'âge de 24 ans est déja regardé comme un bon poete, un bon philosophe, & un savant. Son estime & son amitié pour monsieur de V.... leur fait honneur à tous deux.



LETTRE

DE MR. ALGAROTTI,

Citoyen de Venise,

A MR. L'ABBÉ FRANQUINI

Sur la tragédie de Jules-César, par monsieur de VOLTAIRE.

J'Ai diferé jusqu'à présent, monsieur, de vous envoyer le Jules-César que vous me demandez, pour vous faire part de celui de monsieur de Voltaire.

L'édition qu'on en a faite à Paris il y a quelques mois, est très-informe. On y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Petrone apelle *doctores umbratici.* Elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de sillabes nécessaire. Cependant la critique a jugé cette piéce avec la même sévérité, que si monsieur de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux barbouillés par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé; & voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître. J'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue françaiſe & un théâtre pour ne pas ſavoir à quel degré de perfection Corneille & Racine ont porté le dramatique. Il ſemblait qu'après ces grands hommes, il ne reſtait plus rien à ſouhaiter, & que tâcher de les imiter, était tout ce qu'on pouvait faire de mieux. Déſira-t-on quelque choſe dans la peinture après la Galathée de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel Ange dans le petit Farnèſe donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fier auquel cet art pouvait être élevé. Il ſemble que dans les beaux arts on ne s'aperçoit qu'il y a des vuides qu'après qu'ils ſont remplis. La plûpart des tragédies de ces maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athène, ou à Conſtantinople, ne contient qu'un mariage concerté, traverſé, ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au dramatique un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar m'en eſt une preuve; l'auteur de la tendre Zayre ne reſpirant ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes. C'eſt ce qui la diſtingue de la comédie; mais ſi ces actions qu'elle repréſente, ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage Marc-Antoine à Philippes qu'à Actium? Je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il fau-

drait avoir bien peu de connaiſſance de l'homme pour ne pas ſavoir que les préjugés l'emportent preſque toujours ſur la raiſon, & ſurtout les préjugés autoriſés par un ſexe qui impoſe une loi qu'on ſuit toujours avec plaiſir.

L'amour eſt depuis trop longtems en poſſeſſion du théâtre français, pour ſoufrir que d'autres paſſions y prennent ſa place. C'eſt ce qui me fait croire que le Jules-Céſar pourrait bien avoir le même ſort que les Thémiſtocles, les Alcibiades & les autres grands hommes d'Athène admirés de toute la terre, pendant que l'Oſtraciſme les banniſſait de leur patrie.

Monſieur de Voltaire a imité en quelques endroits Shakeſpear poëte anglais qui a réuni dans la même piéce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus ſublimes. Il en a fait le même uſage que Virgile faiſait des ouvrages d'Ennius; il a imité de l'auteur anglais les deux dernières ſcènes qui ſont deux des plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'eſt-ce point un reſte de barbarie en Europe de vouloir que les bornes que la politique & la fantaiſie des hommes ont preſcrites pour la ſéparation des états, ſervent auſſi de limites aux ſciences & aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ſes voiſins. Cette réflexion convient même mieux à la nation françaiſe qu'à toute autre. Elle eſt dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus à meſure qu'il en a plus reçu;

elle est si généralement polie & cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle aprouve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes. C'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles, est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de tems que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, & empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vuë les différentes circonstances de l'action qui se passe. Sur ce principe on a divisé les actes en cinq pour la commodité des spectateurs & de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la piéce. Toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du César que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, la division des actes n'en doit pas être un non plus, puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite, est de trois heures,

qu'on ne puiſſe pas la rendre moindre ; & je ne vois point pourquoi une tragédie aſſujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêts, excitant la terreur & la compaſſion ; enfin faiſant en deux heures ce que les autres font en trois, ne ferait pas une excellente tragédie. Une ſtatue dans laquelle les belles proportions & les autres règles de l'art ſont obſervées, ne laiſſe pas d'être une belle ſtatue, quoiqu'elle ſoit plus petite qu'une autre, faite ſur les mêmes règles. Je ne crois pas que perſonne trouve la Venus de Médicis moins belle dans ſon genre, que le Gladiateur, parce qu'elle n'a que quatre pieds de hauteur, & que le Gladiateur en a ſix. Monſieur de Voltaire a peut-être voulu donner à ſon Céſar moins d'étendue que l'on en donne communément aux piéces dramatiques, pour ſonder le goût du public par un eſſai, ſi l'on peut apeller de ce nom une piéce auſſi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, & c'eût été peut-être trop hazarder, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de ſuite à une nation accoutumée à voir ſoupirer Mitridate, ſur le point de marcher vers le Capitole. On doit tenir compte à monſieur de Voltaire de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour, ni femmes dans ſa piéce : nées pour inſpirer la molleſſe & les ſentimens, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre Brutus & Caſſius, *atroces animæ*. Elles en jouent de ſi brillants par tout ailleurs qu'elles ne doivent pas ſe plaindre de n'en avoir aucun dans le Céſar. Je ne

vous parlerai point des beautés de détail qui ſont ſans nombre dans cette piéce, ni de la force de la poëſie, pleine d'images & de ſentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de Brutus & de la Henriade? La ſcène de la conſpiration me paraît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vuës ſur le théâtre; elle fait voir en action ce qui juſqu'à préſent ne s'était preſque toujours paſſé qu'en récit.

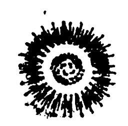
Segnius irritant animos demiſſa per aures.
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus.

La mort même de Céſar ſe paſſe preſqu'à la vue des ſpectateurs, ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid : ces événemens & les circonſtances qui l'accompagnent étant trop connues de tout le monde.

Je ne puis aſſez admirer combien cette tragédie eſt pleine de choſes, & combien les caractères ſont grands & ſoutenus. Quel prodigieux contraſte entre Céſar & Brutus? Ce qui d'ailleurs rend ce ſujet extrèmement dificile à traiter, c'eſt l'art qu'il faut pour peindre d'un côté Brutus avec une vertu féroce à la vérité, & preſque ingrat, mais ayant en main la bonne cauſe; au moins ſelon les aparences, & par raport aux tems où l'auteur nous tranſporte; & de l'autre côté Céſar rempli de clémence, & des vertus les plus aimables, comblant de bienfaits ſes ennemis, mais voulant oprimer la liberté de ſa patrie. Il faut intéreſſer également pour tous les

deux pendant le cours de la piéce, quoiqu'il semble que les passions doivent s'entre-nuire & se détruire réciproquement à la fin, comme feraient deux forces égales & oposées, & par conséquent ne produire aucun effet, & renvoyer les spectateurs sans agitation. Ce sont ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier (*) qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, & qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux. Il semble que monsieur de Voltaire non content de ses dificultés, en ait voulu faire naître de nouvelles, en faisant Brutus fils de César, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très-belles situations, & de jetter dans sa piéce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour César. La harangue d'Antoine produit cet effet ; & elle est à mon avis le modéle de l'éloquence la plus séduisante. Enfin, je crois que l'on peut dire avec vérité, que monsieur de Voltaire a ouvert une nouvelle carrière, & qu'il atteint le but en même tems.

(*) Monsieur Martelli qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses piéces.



ACTEURS.

JULES-CÉSAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, consul.

JUNIUS BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, DOLABELLA, CASCA,	Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La scène est à Rome au Capitole.

LA MORT DE CÉSAR, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉsar, tu vas régner ; voici le jour auguſte,
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon apui, ſon vengeur, & ſon roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains,
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi ! tu ne me répons que par de longs ſoupirs !
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs !

Roi de Rome & du monde, eſt-ce à toi de te plaindre ?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre ?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur ?

CESAR.

L'amitié, cher Antoine; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre:
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains.
J'oſe au moins le penſer; & ton ami ſe flate
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas;
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée;
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu, quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vû les deſtinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le deſtin des états dépendait d'un moment.

Quoi

Quoi qu'il puiſſe arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai ſans orgueil, ou mourrai ſans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans ſoit pour jamais lié;
Que Rome par mes mains défenduë & conquiſe,
Que la terre à mes fils, comme à toi, ſoit ſoumiſe:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon ſang & mon ami le prennent après moi.
Je te laiſſe aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut ſervir de père.
Je ne veux point de toi demander des ſermens,
De la foi des humains ſacrés & vains garans;
Ta promeſſe ſufit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'eſt déja pour Antoine une aſſez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas ſans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'apelle aux bornes de l'Aſie.
Je m'aflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de ſa fortune, & préſage un malheur:
Mais je ne comprens point ta bonté qui m'outrage.
Céſar, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre Céſar apuyé ta maiſon.

CESAR.

Il n'eſt plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en ſecret ſe conſume.
Octave n'eſt mon ſang qu'à la faveur des loix:
Je l'ai nommé Céſar, il eſt fils de mon choix.

Le destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel est cet enfant? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute : tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenseur austère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il se pourrait.....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas. Tien, lis.

ANTOINE.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presqu'à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.

Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il reservé?
Mais lis : tu sauras tout par cet écrit funeste.

ANTOINE. *Il lit.*

César, je vai mourir. La colère céleste
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souvien-toi qu'à Brutus César donna le jour :
Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son père
L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

Servilie.

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plait. Son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même,
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'oprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? Si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.

J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'oprimer sous sa gloire usurpée:
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.
Tout homme à son état doit plier son courage.
Brutus tiendra bientôt un diférent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Croi-moi, le diadême à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs, en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,
Qui domte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugés afreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me fraper!

Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en desespère.

CÉSAR.

Quoi, sa haine!...

ANTOINE.

Croi-moi.

CÉSAR.

N'importe; je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins;
Tu m'as prêté ton bras, pour domter les humains:
Domte aujourd'hui Brutus, adouci son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut revéler,
Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CÉsar, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé longtems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CÉSAR *assis.*

VEnez, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus.
Il est tems d'ajoûter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.

Tout eſt prêt, tout prévû pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar ; & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Gréce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au ſénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur ;
Marius fut conſul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu le dernier ; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire ;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre ;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi :
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen fameux pour ſes ſervices,
Qui peut du peuple encor eſſuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir,
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,

Seraient aux yeux du peuple, & du ſénat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité ſur le peuple uſurpée,
N'ont jamais prétendu diſpoſer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céſar, nous attendions de ta clémence auguſte
Un don plus précieux, une faveur plus juſte,
Au-deſſus des états donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'oſes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même,
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême.
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'apelle reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'aprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?

Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

ANTOINE *à César.*

Tu connais leur audace:
Voi ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés?
Vous qui m'apartenez par le droit de l'épée,
Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie,
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour afecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les falait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſû vaincre, aprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'aprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavouë, & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:

Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échape :
Commence ici par moi ; ſi tu veux régner, frape.

CÉSAR.

Écoute... & vous ſortez *. Brutus m'oſe ofenſer !
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du ſénat l'indiſcrète furie.
Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe.
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe ;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un roi.

* *Les ſénateurs ſortent.*

SCENE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fière, & ſi dure ?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui péſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chûte ;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,

Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadême :
Deſcen donc de ce rang, où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité ;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage!
Quoi Cimber! quoi Cinna! ces obſcurs ſénateurs,
Aux yeux du roi du monde afectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent!

CÉSAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſû qu'oprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſuplices ;
Il en était l'éfroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour ;
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour ;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaines qu'il porte, un air de liberté

A ramené vers moi sa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne
Flater encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Voi ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crain qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crain des cœurs ulcérés, nourris de desespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême.
Déja même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſurtout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance:
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez aprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain!

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare:
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *seul.*

Quelle bassesse, ô ciel! & quelle ignominie
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Decius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon sang, toi Brutus!
Quels restes, justes dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vus périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statuë?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vuë?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'ofre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
César! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.

Non, tu n'es pas Brutus! Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai Romain, ou vous ſerez ſans maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente:
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attens plus de grace;
Il ſait mes ſentimens, il connait notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie:
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouït de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiécles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître?

La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu ? mais quel bruit vient fraper mes eſprits ?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu ?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

CASSIUS.

AH ! Cimber, eſt-ce toi ? parle, quel eſt ce trouble ?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
Qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vû ?

CIMBER.

La honte de l'état.
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein,
D'aller joindre la Perſe à l'empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre :
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.

Enfin,

Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe tait: on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne;
Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vû des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens longtems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enyvrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt allarmé: Céſar feint, & rougit;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'aplaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime:
Il afecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on aplaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au ſénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'état.
De ce ſénat ſacré la moitié corrompuë,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a venduë;

Plus lâche que ce peuple, à qui dans ſon malheur,
Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur.
Céſar déja trop roi, veut encor la couronne :
Le peuple la refuſe, & le ſénat la donne ;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez ?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'oprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'eſpérance a flaté ma patrie.
Voici ſon dernier jour, & du moins Caſſius
Ne doit plus reſpirer, lorſque l'état n'eſt plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reſte fidelle ;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où ſont nos dieux..... Pompée & Scipion,

En regardant leurs ſtatuës.

Il eſt tems de vous ſuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perſonne, & ſervons tous d'exemple :
C'eſt nous, braves amis, que l'univers contemple ;
C'eſt à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conſerve à notre nom.
Si Caton m'avait crû, plus juſte en ſa furie,
Sur Céſar expirant il eût perdu la vie ;
Mais il tourna ſur ſoi ſes innocentes mains ;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faiſant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,
Et c'eſt la ſeule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir ?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale aproche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rens à moi-même, & je t'en dois l'honeur;
C'eſt-là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'oprobre de la terre;
Vengeons ce Capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomtés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie,

Nous la vengerons tous ; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſoufrir trop longtems la main qui nous oprime;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſufit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le ſénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au ſénat le tyran doit ſe rendre;
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du Capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.

Notre mort, mes amis, paraît inévitable.
Mais qu'une telle mort est noble & désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands,
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvû que César meure,
Et que la liberté, qu'opriment ses forfaits,
Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au Capitole:
C'est-là qu'il nous oprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains,
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères:
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les loix & son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre;

Le salut de l'état nous a rendus parens.
Scêlons notre union du sang de nos tyrans.

Il s'avance vers la statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous: c'est trop nous arrêter.

SCENE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

DEmeure. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & pren ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'ofenser une farouche étude.

Je te retrouve encor avec ceux des Romains,
Dont j'ai plus ſoupçonné les perfides deſſeins;
Avec ceux qui tantôt ont oſé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, Céſar; & leurs avis,
Si les dieux t'inſpiraient, feraient encor ſuivis.

CÉSAR.

Je ſoufre ton audace, & conſens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à deſcendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le ſang des nations, ton pays ſaccagé?
Ton pouvoir, tes vertus, qui ſont tes injuſtices,
Qui de tes attentats ſont en toi les complices;
Ta funeſte bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'eſt qu'un apas pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah! c'eſt ce qu'il falait reprocher à Pompée.
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine,
Eût laiſſé reſpirer la liberté romaine?
Sous un joug deſpotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me deſtine?
Tu ne t'en défens point. Tu vis pour ma ruïne,
Brutus!

BRUTUS.

Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir?

CÉSAR. *Il lui préſente la lettre de Servilie.*

La nature & mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'opoſes;
Voi qui tu peux haïr, & pourſui ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je? Qu'ai-je lû? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le ſuis, ingrat. Quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échapent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpére!
O ſermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop longtems vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu!
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'ofenſe?

Tu crains de me chérir, de partager mon rang!
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine?
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar....

CÉSAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fai-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je careſſe!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur deſeſpéré prend l'exemple du tien;

Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'eſt pas fait pour te prier en vain;
J'aprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon courroux je vai m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe:
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, les conjurés.

CASSIUS.

ENfin donc l'heure aproche, où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pû Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A fraper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore,
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître?...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abatu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, les conjurés.

CASSIUS.

BRutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran fait-il tout? Rome eft-elle trahie?

BRUTUS.

Non, Céfar ne fait point qu'on va trancher fa vie.
Il fe confie à vous.

DECIMUS.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un fecret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'eft la mort qui s'aprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête;
Je vai t'épouvanter par ce fecret afreux.
Je dois fa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; & j'avais choifi l'heure,
Le lieu, le bras, l'inftant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains eft remis;
Tout eft prêt. Aprenez que Brutus eft fon fils.

CIMBER.

Toi, ſon fils!

CASSIUS.

De Céſar!

DECIMUS.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;

Ton cœur eſt trop romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.

Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & promt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vai te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : va, fers, fois tyran fous ton père;
Ecrafe cet état que tu dois foutenir;
Rome aura déformais deux traîtres à punir:
Mais je parle à Brutus, à ce puiffant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le fang que Céfar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaçait fa patrie?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel;
Si lorfque le fénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monftre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penfes-tu qu'un inftant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce feul mot ton devoir eft dicté:
C'eft l'arrêt du fénat, Rome eft en fûreté.
Mais dis, fens-tu ce trouble, & ce fecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un feul mot de Céfar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?

En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs, & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père:
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui:
Brise l'indigne nœud que l'on t'ofre aujourd'hui:
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde,
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en raporter?
C'est ton cœur, c'est Brutus, qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.

Je ne vous céle rien, ce cœur s'est ébranlé,
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'afreux serment, que vous m'avez vû faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sachez que je l'estime.
Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point: ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi;
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidelle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frapez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on aprouve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration:

Mon

Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire;
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me sufit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'état ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *seul.*

VOici donc le moment, où César va m'entendre;
Voici ce Capitole, où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, soutenez ma vertu.

SCENE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'inſulter?
Quoi! tandis que ſur toi mes faveurs ſe répandent,
Que du monde ſoumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le ſceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excuſe même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, Céſar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton ſang tu m'euſſes reconnu.
Je me ſuis plaint aux dieux de voir qu'un ſi grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteſte Céſar avec le nom de roi:
Mais Céſar citoyen ferait un dieu pour moi;
Je lui ſacrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du ſénat, de ton fils.

Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouïr d'un droit plus ſaint que celui de la guerre,
Etre encor plus que roi, plus même que Céſar?

CÉSAR.

Eh bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah! que propoſes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtems dans notre ſang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes?
C'eſt à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes:
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'aprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des rois.
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire:
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.

Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'état, ſont des noms ſuperflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'état & toi.
Fai céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, ren-moi ton cœur;
Pren d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me répons rien; tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez ſur moi, grands dieux!
Céſar...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eſt amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le ſénat n'a point de vrai Romain,
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein?
Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche:
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.

Il ſe jette à ſes genoux.

César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

CÉSAR.

Malheureux, laisse-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Croi moi, ne sois point insensible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame est inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponse?

CÉSAR.

Oui, tout est résolu.
Rome doit obéïr, quand César a voulu.

BRUTUS *d'un air consterné.*

Adieu, César.

CÉSAR.

Eh, quoi! d'où viennent tes allarmes?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes?
Quoi! Brutus peut pleurer! Est-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome! ô rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CÉSAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE fénat par ton ordre au temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſufrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains;
Le ſénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Céſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages afreux, nos devins, nos dieux même,
Céſar diférerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi! lorſqu'il faut régner, diférer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas,
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.

Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre...

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive;
Dans le ſénat au moins permets que je te ſuive.

CÉSAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.



SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

CHers citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui font préparés.
Vivez pour le fervir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris fe font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Caffius.

DOLABELLA.

Ah! courons le fauver,

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main*, DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'En eft fait, il n'eft plus.

DOLABELLA.

Peuples, fecondez-moi, frapons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.

Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le ſalut de Rome.
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil Romain, qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'aplaudiſſez, vous aimiez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître;
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la loi de Rome; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus:

Je les veux afermir. Je rentre au Capitole ;
Brutus eſt au ſénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rapeller la juſtice, & nos dieux exilés ;
Etoufer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas ; c'eſt tout ce que je veux ;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'état nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAis Antoine parait.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE.

montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains:
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas! vous avez tous penſé comme moi-même;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer ſa mémoire;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était tyran, il n'eut point de vertus,
Et nous aprouvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'eſt à ſervir l'état que leur grand cœur aſpire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falait bien que Céſar fût coupable;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous apeſanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.

Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes.
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands dieux ! vous dont il fut l'image;
Vous, dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits.
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus... où ſuis-je ? ô ciel ! ô crime ! ô barbarie !
Chers amis, je ſuccombe, & mes ſens interdits...
Brutus ſon aſſaſſin !... ce monſtre était ſon fils.

ROMAINS.

Ah dieux !

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos viſages.
Oui, Brutus eſt ſon fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ſes enfans dans ſon cœur adoptés.
Hélas ! ſi vous ſaviez ſa volonté dernière !

ROMAINS.

Quelle eſt-elle ? parlez.

ANTOINE.

Rome eſt ſon héritière.
Ses tréſors ſont vos biens; vous en allez jouïr;
Au-delà du tombeau Céſar veut vous ſervir.
C'eſt vous ſeuls qu'il aimait : c'eſt pour vous qu'en Aſie
Il allait prodiguer ſa fortune & ſa vie.
O Romains, diſait-il, peuple roi que je ſers,
Commandez à Céſar, Céſar à l'univers.
Brutus ou Caſſius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les déteſtons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

Céſar fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'eſt plus; un lâche aſſaſſinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher
Ce père, cet ami, qui vous était ſi cher?
On l'aporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs aportent le corps de Céſar, couvert d'une robe ſanglante; Antoine deſcend de la tribune, & ſe jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O ſpectacle funeſte!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ſes aſſaſſins même adoraient à genoux;

Qui toujours votre apui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char;
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
„ Là, Cimber l'a frapé; là, sur le grand César
„ Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.
„ Là, Brutus éperdu, Brutus l'ame égarée,
„ A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
„ César le regardant d'un œil tranquille & doux,
„ Lui pardonnait encor en tombant sous ses coups.
„ Il l'apellait son fils, & ce nom cher & tendre
„ Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
„ O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre, que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup afreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux! son sang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins;
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras desespérés.

Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconstant & facile;
Entraînons-le à la guerre, & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisiéme & dernier acte.



Dr. D. Potts
26.11.91
[VOLT.]







